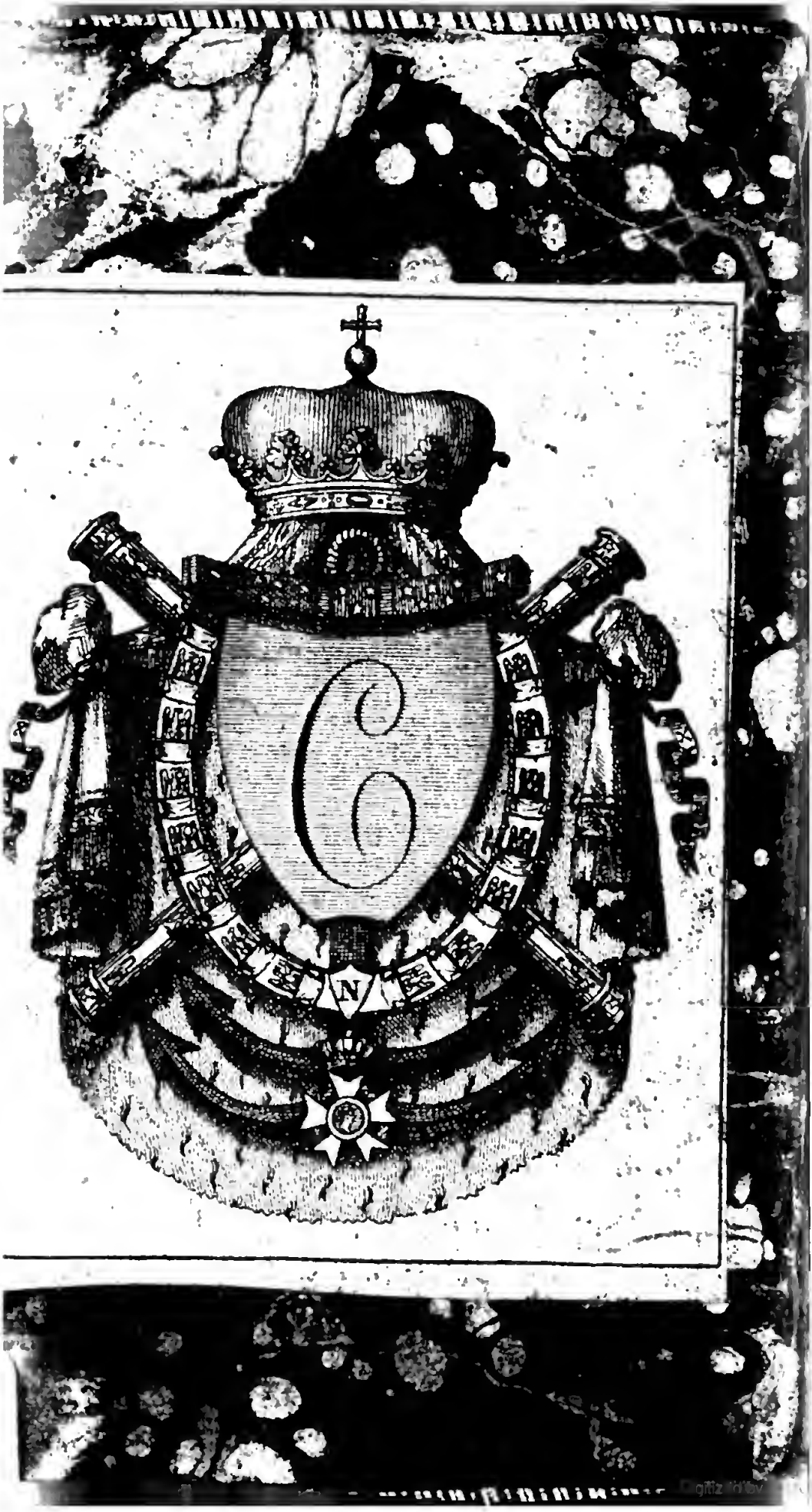

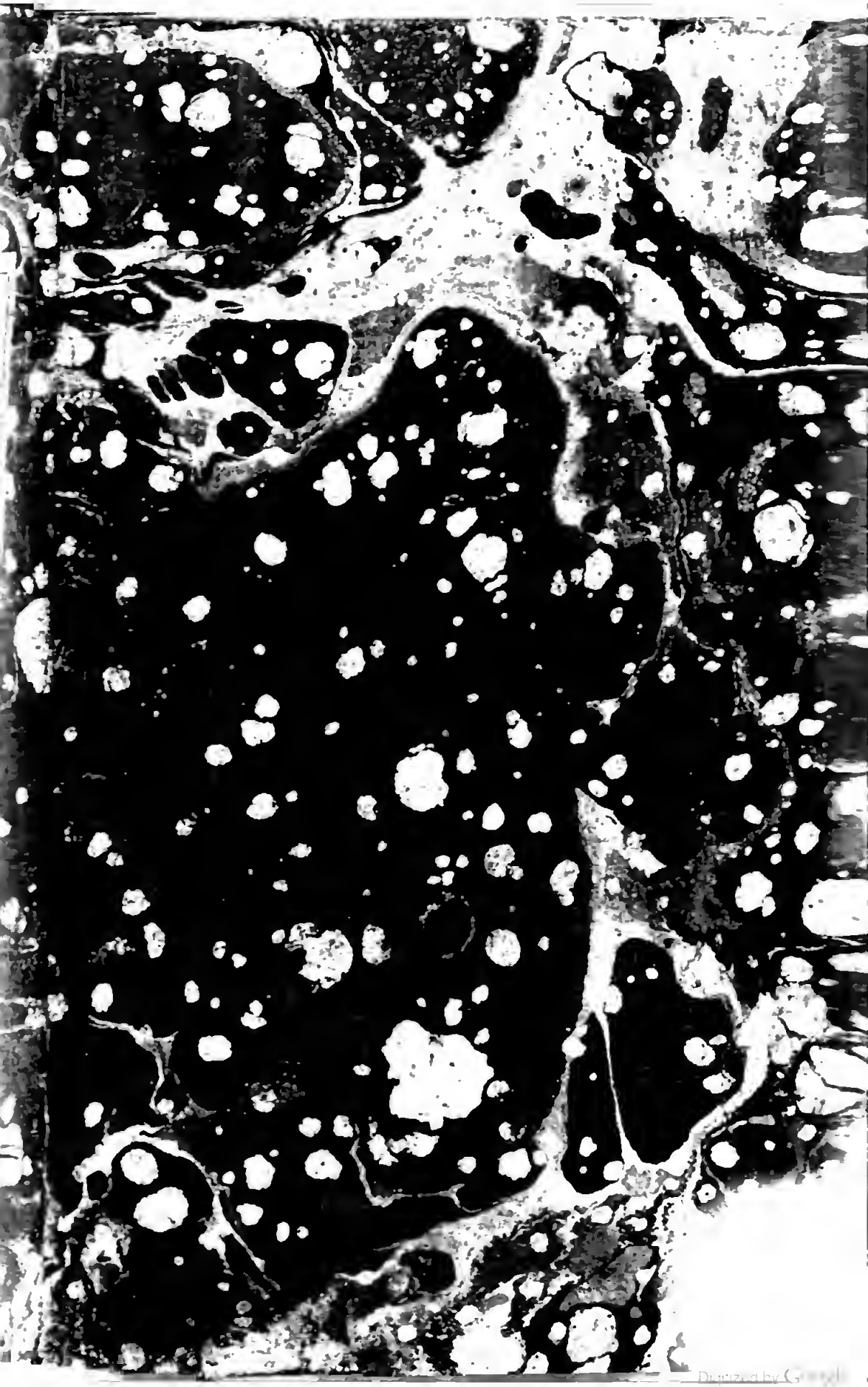

5206

Palat. LX1 130

BIBLIOTHEQUE

UNIVERSELLE

DES DAMES.

Seconde Classe :

HISTOIRE.

Il paroît tous les mois deux Volumes de cette Bibliothèque. On les délivre soit brochés, soit reliés en veau fauve ou écaillé, & dorés sur tranche, ainsi qu'avec ou sans le nom de chaque Souscripteur imprimé au frontispice de chaque volume.

La souscription pour les 24 vol. reliés est de 72 liv., & de 54 liv. pour les volumes brochés.

Les Souscripteurs de Province, auxquels on ne peut les envoyer par la poste que brochés, payeront de plus 7 liv. 4 s. à cause des frais de poste.

Il faut s'adresser à M. CUCHET, Libraire, *rue & hôtel Serpente, à Paris.*

SBN

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES DAMES.
HISTOIRE.
TOME ONZIÈME.

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" NAPOLI

A PARIS;

RUE ET HÔTEL SERPENTE.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

1786.

BIBLIOTHEQUE

UNIVERSELLE

DES DAMES.

HISTOIRE ANCIENNE.

CHAPITRE IV.

Caïus Caligula.

CAÏUS Caligula, troiſième fils de Germanicus & d'Agrippine, avoit été appelé à Caprée dans ſa vingtième année. Elevé dans les camps, & par cónſéquent cher aux armées, il avoit encore tous les vœux du peuple, & Tibère l'avoit

peu-à-peu approché du trône, lorſqu'il cherchoit un appui contre Séjan, dont il redoutoit l'ambition.

Témoin des ſupplices qui devenoient tous les jours plus fréquens, Caligula, naturellement cruel, s'étoit enhardi à verſer le ſang des citoyens, & toujours tremblant pour lui-même, il s'étoit formé dans l'art de diſſimuler, que les malheurs de ſes parens ſembloient lui rendre néceſſaire. Jamais il ne lui échappa un mot ſur le ſort de ſa mère & de ſes frères; il paroiſſoit ignorer qu'ils euſſent vécu. Il ne parut pas moins inſenſible aux injures qu'il recevoit lui-même. Auſſi a-t-on dit de lui, qu'il n'y

eut jamais de meilleur eſclave, ni de plus méchant maître.

Il faut peu de choſe pour exciter l'enthouſiaſme du peuple. Caligula promit au ſénat le gouvernement le plus ſage; il rappela les exilés; il écarta les délateurs & on crut déjà voir des vertus dans un prince qui diſſimuloit ſes vices. Pendant une maladie dangereuſe, qui lui ſurvint le huitième mois de ſon règne, toute la ville montra les plus vives inquiétudes. On entouroit ſon palais jour & nuit; l'alarme paſſa dans les provinces, & il y eut des citoyens qui firent vœu de donner leur vie ſi l'empereur réchappoit. Cependant ſon règne, qui dura encore trois

ans, ne fut plus que le délire d'un eſprit égaré & féroce.

Maître de l'empire, Auguſte craignoit de le paroître. Tibère crut auſſi devoir uſer de quelque circonſpection. Il falloit ſur le trône un prince tout à-fait extravagant pour montrer tout-à-coup le deſpotiſme à découvert.

« Caligula, dit M. de Monteſquieu (1), ôta les accuſations des crimes de lèze-majeſté ; mais il faiſoit mourir arbitrairement tous ceux qui lui déplaiſoient ; & ce n'étoit pas à quelques ſénateurs qu'il en vouloit ; il tenoit le glaive ſuſpendu ſur le ſénat, qu'il menaçoit

(1) Grand. & Décad. des Romains, Ch. XV.

d'exterminer tout entier..... C'étoit un vrai ſophiſte dans ſa cruauté, dit encore le même écrivain. Comme il deſcendoit également d'Antoine & d'Auguſte, il diſoit qu'il puniroit les conſuls s'ils célébroient le jour de réjouiſſance, établi en mémoire de la victoire d'Actium, & qu'il les puniroit s'ils ne le célébroient pas ; & Druſille ſa ſœur, à qui il accorda les honneurs divins, étant morte, c'étoit un crime de la pleurer, parce qu'elle étoit déeſſe, & de ne la pas pleurer, parce qu'elle étoit ſa ſœur ».

Il imagina des impôts nouveaux & inouis, il vexa les provinces pour s'emparer des dépouilles des citoyens, il fit périr les plus riches ;

& il marqua chaque jour de ſon règne par des cruautés.

Cependant il s'attachoit la populace par des ſpectacles qu'il donnoit fréquemment, & les ſoldats par les gratifications qu'il leur faiſoit. En général, il trouvoit dans le peuple des diſpoſitions à l'excuſer, parce qu'il lui avoit rendu les comices; mais il les lui ôta bientôt après, & il l'aliéna. On n'imagina d'autre vengeance que d'affecter de ne pas applaudir à des gladiateurs auxquels il applaudiſſoit lui-même, & il s'écria dans ſa colère : *plût aux dieux que le peuple romain n'eût qu'une tête, je la ferois tomber!*

Nous n'entrerons pas dans le dé-

tail de ſes cruautés. Nous ne parlerons pas de ſes folles diſſipations, de ſa paſſion pour un cheval, dont il menaçoit de faire un conſul, de ſes campagnes militaires, ridicules & extravagantes, des autels qu'il s'élevoit à lui-même, dont il étoit le prêtre, & dont il vendoit chèrement le ſacerdoce aux plus riches citoyens, de ſa manie à ſe donner tantôt pour Jupiter, tantôt pour Mercure, tantôt pour Junon, &c. Ces choſes ne paroîtroient pas vraiſemblables, ſi on ne ſavoit pas qu'un deſpote dans le délire, eſt fait pour tout oſer, & qu'un peuple eſclave eſt fait pour tout ſouffrir. Ce monſtre périt enfin par les coups de Caſſius Chéréa, un

des tribuns des gardes prétoriennes. Il étoit dans sa vingt-neuvième année, & il avoit régné près de quatre ans.

Auguste, qui vouloit tout obtenir du sénat & du peuple, paroissoit bien éloigné de croire qu'il eût quelque droit à disposer de l'empire; & de la part de Tibère, l'offre de le rendre, quoique peu sincère, prouve bien qu'il ne le regardoit pas comme une chose à lui. Caligula en avoit jugé autrement, car pendant sa maladie, il donna par testament l'empire à Drusille sa sœur. S'il fût mort, & que cette femme eût eu pour elle les gardes prétoriennes, l'usage qui se seroit introduit, auroit trans-

porté au prince régnant les droits du peuple ; & dans la ſuite, chaque empereur auroit diſpoſé de l'empire comme de ſon patrimoine. C'eſt ainſi que les plus grands intérêts ſe règlent ſouvent par des abus, & que les peuples, finiſſant par être au ſouverain qu'ils ont choiſi, ſe voient à ſa diſpoſition, comme de vils troupeaux.

CHAPITRE V.

Claude.

LES cohortes prépoſées à la garde de la ville s'étoient emparées au nom des conſuls & du ſénat, du capitole & de la place publique. On délibéroit ſur les moyens de rétablir l'ancienne liberté ; les conjurés oſoient ſe montrer ; on applaudiſſoit hautement au courage de Chéréa, & le peuple même paroiſſoit entrer dans les vues du ſénat ; un incident fit bientôt évanouir toutes ces eſpérances.

Au moment où les conjurés écartoient tout le monde, comme ſi Caligula eût voulu être ſeul, Clau-

de qui l'accompagnoit, s'étoit éloigné. Bientôt effrayé du tumulte qui s'éleva dans le palais, il ſe cacha derrière une tapiſſerie, & un ſoldat qui le découvrit, le ſalua empereur, lorſque lui-même tout tremblant il lui demandoit la vie. Auſſitôt d'autres ſoldats ſe raſſemblent autour de lui. Ils le mettent dans une litière, & le portent au camp des gardes prétoriennes.

D'abord incertain de ſon ſort, Claude ſe raſſura bientôt; il promit une forte gratification, & il reçut le ſerment des troupes. Le peuple approuva ce choix. Les cohortes de la ville allèrent ſe joindre à celles du camp; le ſénat ſe vit réduit à céder à la force. Cet

empereur eſt le premier qui ait acheté l'empire. Il étoit frère de Germanicus & oncle de Caligula.

Claude avoit paſſé ſon enfance & ſa jeuneſſe dans des maladies qui le rendirent ſi foible de corps & d'eſprit, qu'on le jugeoit incapable de toute fonction publique. Sa mère Antonia l'appeloit une ébauche de la nature. Livie avoit pour lui le même mépris. Sous Auguſte, il n'obtint d'autre dignité que celle de prêtre de Jupiter & d'augure ; & ſous Tibère, forcé à renoncer à toute ambition, il vécut dans la retraite avec la plus vile populace. Ce ne fut que ſous Caligula qu'il parvint aux magiſtratures. Cet empereur, qui en fai-

ſoit ſon jouet, le fit ſénateur, & lui donna le conſulat, comme il l'eût donné à ſon cheval.

Quoique grand & aſſez bien fait, Claude étoit lent dans tous ſes mouvemens, ou il s'agitoit ſans grace, lorſqu'il vouloit jouer la vivacité. Souvent, ſoit qu'il parlât, ſoit qu'il agît, il paroiſſoit ne ſavoir, ni ce qu'il étoit ni ce qu'il vouloit; on eût dit que ſon ame dépourvue de toute activité, avoit beſoin d'une impulſion étrangère pour penſer, & même pour ſentir.

Cependant il n'étoit pas dépourvu de toutes connoiſſances. Comme à Rome les citoyens les plus diſtingués avoient les premiers cultivé

les lettres, l'uſage de laiſſer croupir la nobleſſe dans l'ignorance n'avoit pas encore prévalu, & c'étoit un préjugé, qu'un grand doit avoir des connoiſſances & même des talens. Claude fut donc inſtruit, il ſavoit l'hiſtoire; il compoſoit lui-même ſes harangues, & il écrivoit avec une ſorte d'élégance. C'eſt qu'il avoit cultivé ſa mémoire ſous des maîtres éclairés; mais il ne lui avoit pas été poſſible de ſe former le jugement. Peu capable de réflexion, il ne ſaiſiſſoit jamais toutes les circonſtances de la choſe qu'il étudioit. Il brouilloit ce qu'on lui diſoit, & s'il haſardoit de parler d'après ſa propre penſée, il lui échappoit quelqu'ineptie.

La famille des Jules, ſoutenue par diverſes adoptions, s'éteignit dans Caligula. Quoique Claude vînt par ſa mère Antonia, d'Octavia, ſœur d'Auguſte, & femme d'Antoine, il n'avoit pas été adopté, & par conſéquent, il n'étoit point de la famile à laquelle les noms d'Auguſte & de Céſar avoient appartenu. Cependant, comme ces noms avoient été ſucceſſivement portés par trois empereurs, on attachoit déjà à l'un & à l'autre quelqu'idée de dignité. C'eſt pourquoi Claude les prit. Ses ſucceſſeurs l'imitèrent. De la ſorte, le nom d'Auguſte devint inſenſiblement le titre de la puiſſance ſuprême; & celui de Céſar devint de la même

manière le titre de celui qui étoit désigné pour succéder à l'empire.

Claude commença son règne par des actions populaires. Il supprima la loi de majesté, il diminua les impôts, il défendit de tester en sa faveur, lorsqu'on avoit des parens, & abolit les étrennes que les empereurs étoient en droit de recevoir, & qui étoient devenues un moyen d'extorsions; mais bientôt livré à ses affranchis & à ses femmes, il ne fut plus que l'instrument de leur avarice & de leur cruauté. Qu'on juge de l'usage que devoient faire de l'autorité ces ames avides, qui avoient appris sous le règne précédent, ce que le despotisme pouvoit oser.

On agiſſoit ſans prendre ſes ordres, ſouvent contre ſes intentions; on ne cachoit pas même le mépris qu'on avoit pour lui. Claude, qui s'en appercevoit quelquefois, s'en plaignoit & laiſſoit faire.

Jaloux de rendre juſtice par lui-même, il ſe ſaiſit des affaires qui appartenoient aux différens tribunaux, c'eſt-à-dire, que ſes affranchis jugèrent avec ou ſans lui. Ceux que les empereurs avoient établis dans les provinces pour percevoir leurs revenus, avoient été juſqu'alors ſans juriſdiction. Claude les autoriſa par un décret du ſénat, à juger en ſon nom, & ils obtinrent ſans réſiſtance ces mêmes

jugemens que les ſénateurs & les chevaliers s'étoient enlevés tour-à-tour, & qui avoient été depuis les Gracques, une des principales cauſes des troubles. Si dans les tems de la république, cette puiſſance entre les mains des ſénateurs ou des chevaliers, avoit été une ſource d'injuſtices, que devenoit-elle ſous un prince foible, entre les mains des affranchis ?

Les citoyens riches étoient ſurtout expoſés à l'avidité de ces valets ſouverains. Ap. Silanus fut mis à mort, parce que Narciſſe dit l'avoir vu en ſonge, qui attentoit à la vie de l'empereur ; & Claude en plein ſénat eut la bêtiſe de remercier cet affranchi d'avoir veillé

ſur ſes jours même en dormant. On compte trente-cinq ſénateurs, & plus de trois cens chevaliers, qui furent ainſi les victimes de ſa ſtupidité. Nous n'en donnerons plus qu'un exemple.

Meſſaline ſa femme ayant médité la perte de Valérius Aſiaticus, pour avoir les jardins de Lucullus qui lui appartenoient & qu'il avoit embellis, elle le fit accuſer de conſpiration ; & Valérius chargé de chaînes fut conduit dans l'appartement de l'empereur pour être jugé par les affranchis. Il confondit ſes délateurs, & Claude étoit diſpoſé à le renvoyer abſous, lorſque Vitellius lui repréſenta qu'il ne pouvoit s'empêcher de parler en fa-

veur d'un homme dont il avoit toujours été l'ami, lui rappelant les ſervices que Valérius avoit rendus à la république, l'exhortant à la clémence, & le conjurant de lui laiſſer le choix du genre de mort. Fait pour être le jouet de la perfidie d'un courtiſan, Claude accorda cette grace.

Meſſaline avoit tous les vices. Claude ſeul ignoroit les débauches & les forfaits de cette femme, & ſe livroit à elle avec une confiance qui eût ſuffi pour le rendre mépriſable. Il étoit allé à Oſtie, lorſque Meſſaline dégoûtée des crimes communs & faciles, imagina d'en commettre qui fuſſent ſans exemple; épriſe de C. Silius, elle ré-

ſolut de l'épouſer, & elle l'épouſa ſolemnellement à la vue du ſénat & du peuple. Elle comptoit même ſi fort ſur l'imbécillité de l'empereur, qu'elle ſe fit un divertiſſement de lui faire ſigner le contrat, lui ayant perſuadé que ce mariage n'étoit qu'une feinte pour écarter des malheurs dont il étoit menacé.

Ce mariage avoit été conſommé au grand ſcandale de toute la ville; & perſonne n'oſoit en parler à Claude, parce qu'on étoit perſuadé que ſi Meſſaline paroiſſoit devant lui, elle trouveroit grace, même en s'avouant coupable. De trois affranchis alors en faveur, Calliſte & Pallas prirent le parti du ſilence. Narciſſe oſa ſeul tenter de la faire

accuſer ; tous trois avoient été long-tems liés avec elle ; mais ils s'en étoient éloignés depuis qu'elle avoit fait mourir Polibe, autre affranchi très-puiſſant.

Effrayé à cette nouvelle, Claude demandoit s'il étoit encore empereur. Narciſſe qui prend pour ce jour-là le commandement des gardes prétoriennes, le raſſure & le conduit au camp. Silius & ſes complices ſont exécutés.

Cependant Meſſaline pouvoit encore trouver grace, car l'empereur lui avoit fait dire de préparer ſa défenſe pour le lendemain. Narciſſe ordonne de la tuer, & on vient dire à Claude qu'elle étoit morte. Il n'en demanda pas davantage ;

il ne montra même ni joie ni triſteſſe.

Il venoit de jurer devant les gardes prétoriennes, qu'il vivroit déſormais dans le célibat; mais ſes affranchis qui n'avoient pas juré, réſolurent de le marier encore, & il ne crut pas ſans doute avoir pu ſe lier ſans leur aveu. Il ne s'agiſſoit donc plus que de choiſir entre les femmes qu'ils lui propoſoient; & il étoit embarraſſé, parce que Narciſſe, Calliſte & Pallas ne s'accordoient pas. Il ſe décida enfin pour Agrippine, ſa nièce; elle étoit fille de Germanicus.

Cependant on fut d'abord arrêté. On eut quelque ſcrupule, parce que

ce mariage incestueux étoit sans exemple. Une chose étonnante, c'est que les affranchis n'imaginèrent pas de dire au prince qu'il étoit au-dessus des loix. On ignoroit encore cette maxime. La complaisance du sénat n'avoit pas fait sentir la nécessité de l'établir. On demanda donc une loi qui autorisât ces sortes de mariages, & le sénat la porta. Il y eut même des sénateurs qui s'écrièrent que si César balançoit, il falloit le contraindre.

Messaline, en se jouant de l'imbécillité de Claude, parut ne chercher dans la débauche que la débauche même. Avec autant de vices & plus d'ambition, Agrippine se fit un plan d'une suite de crimes.

crimes. Un fils qui lui reſtoit de ſon premier mari Cn. Domitius Enobardus, étoit l'objet de tous ſes deſſeins. Elle ambitionnoit ſi fort de l'élever à l'empire, que quelqu'un lui ayant dit que s'il régnoit, il lui ôteroit la vie : *qu'il me tue*, répondit-elle, *pourvu qu'il règne;* & pour réuſſir dans ſes projets, elle ſe proſtitua aux affranchis qui gouvernoient l'empereur.

Octavie avoit été fiancée avec L. Silanus. Mais dès le moment qu'Agrippine put penſer pour elle à Claude, elle penſa pour Domitius ſon fils à Octavie ; & Silanus à qui elle ſuppoſa des crimes, périt le jour même qu'elle célébra ſes noces. Octavie fut auſſi-tôt pro-

miſe à Domitius que l'empereur adopta peu de tems après. Il lui donna les noms de Néro-Claudius-Céſar-Druſus-Germanicus, & on fit au nom de ce nouveau Céſar, des largeſſes au peuple & aux ſoldats.

Britannicus, dont la concurrence pouvoit être à craindre pour Néron, fut entouré de gens dévoués à Agrippine. Ceux à qui ſon éducation avoit été confiée, furent exilés ou condamnés à mort ſous différens prétextes. On ôta le commandement aux deux préfets du prétoire qui paroiſſoient dans ſes intérêts; & on le donna à Burrhus Afranius, qui entra dans les vues d'Agrippine. Ce capitaine jouiſſoit

cependant d'une réputation qui paroiſſoit méritée.

Sénèque, philoſophe ſtoïcien, avoit été exilé : Agrippine le fit rappeler, & le chargea de l'éducation de ſon fils. Elle ſe flattoit ſans doute que la conſidération du précepteur préviendroit en faveur de l'élève.

Dans les tems de la république, les jeunes gens qui pouvoient aſpirer aux magiſtratures, ſe montroient au barreau & travailloient à ſe faire une réputation d'éloquence. Cet uſage ſubſiſtoit encore : les Céſars s'y conformoient eux-mêmes. Ils parloient ordinairement en faveur des peuples qu'on vexoit, ou qui avoient ſouffert quelque

calamité. Agrippine voulut donc que ſon fils parût inſtruit. Mais les harangues qu'il prononça étoient de Sénèque. Il eſt le premier des Céſars qui ait prononcé des diſcours qu'il n'avoit pas faits.

Agrippine avoit enfin tout préparé pour aſſurer l'empire à ſon fils, lorſqu'un mot échappé à ſon mari la détermina à ne pas renvoyer à un autre tems l'exécution de ſes deſſeins. *Si je ſuis deſtiné*, avoit dit l'empereur, *à ſouffrir quelque tems les déréglemens de mes femmes, je ſais auſſi les punir.* On le prévint, & il fut empoiſonné. Il mourut dans la quatorzième année de ſon règne, & dans la ſoixante-quatrième de ſon âge.

CHAPITRE VI.

Néron.

PRÉSENTÉ par Burrhus aux gardes prétoriennes, Néron, à l'exemple de Claude, fit des largeſſes, & fut ſalué empereur. Il vint enſuite au ſénat qui avoit confirmé le choix des ſoldats, & on crut, au plan du gouvernement qu'il ſe propoſoit, qu'on alloit voir renaître les tems d'Auguſte.

Malheureuſement ce plan n'étoit que dans les diſcours que Sénèque avoit compoſés, & Néron n'étoit capable ni de penſer, ni d'agir comme on le faiſoit parler. Il eſt vrai qu'on loue les cinq premières

années de ſon règne. On rapporte comme une preuve de clémence, qu'ayant à ſigner la mort d'un coupable, il dit : *je voudrois ne ſavoir pas écrire.* Mais ce mot eſt peut-être moins l'expreſſion d'une ame ſenſible, que le langage d'une ame fauſſe qui feint des ſentimens qu'elle n'a pas. En effet, Néron a été vicieux de bonne heure; & ſi l'empire l'a ignoré pendant un tems, c'eſt que les affaires publiques étoient entre les mains de Sénèque & de Burrhus.

Dès les commencemens de ſon règne, lorſque le jour tomboit, il couroit les rues, déguiſé en eſclave, & ſuivi d'une troupe de débauchés. Il pilloit les boutiques,

il inſultoit les uns, il chargeoit les autres; il s'expoſoit à mille outrages. Dans une de ces rencontres, un ſénateur qui le repouſſa, & qui le frappa, crut lui devoir des excuſes, lorſqu'il l'eut reconnu. Néron le condamna à ſe donner la mort.

Le tems qu'il ne donnoit pas à la débauche, il l'employoit à faire rouler des chars d'ivoire ſur une table, en forme d'hippodrome. Il faiſoit de mauvais vers. Il s'étudioit à chanter comme un muſicien de profeſſion, & on voyoit dans ſes goûts, la futilité de ſon eſprit & la baſſeſſe de ſon ame.

Agrippine, qui ne l'avoit élevé à l'empire que pour régner elle-

même, voyoit avec plaiſir qu'il abandonnoit tous les ſoins du gouvernement. Cependant elle n'en étoit pas encore au degré de puiſſance auquel elle aſpiroit. Burrhus & Sénèque, quoiqu'ils lui duſſent leur fortune, n'étoient pas faits pour ſe livrer ſervilement à toutes ſes paſſions. Dans une audience publique, elle s'avançoit pour prendre place à côté de l'empereur, lorſque Néron, averti par Sénèque, courut au-devant d'elle, & l'écarta du trône, en feignant de l'embraſſer.

Jalouſe du crédit d'une affranchie dont l'empereur étoit amoureux, Agrippine éclata en reproches contre ſon fils, & l'aliéna tout-

à-fait. Elle voulut enſuite le ramener à elle par des careſſes ; elle lui avoua qu'elle avoit été trop ſévère, & elle n'eut pas honte de s'offrir pour le ſervir dans ſes amours. Les hiſtoriens l'ont même accuſée d'avoir voulu ſe proſtituer elle-même à Néron ; & cette accuſation qui fait horreur, paroît avoir été fondée.

Néron ne ſe laiſſa pas tromper aux artifices de ſa mère. Faux & atroce comme elle, il ſavoit trop de quoi elle étoit capable. Il voulut lui donner un nouveau ſujet d'humiliation, & il diſgracia Pallas, le confident & le complice de ſes forfaits.

Agrippine ne put plus contenir

ſa fureur. Elle invoquoit les mânes de Claude; elle rendoit grace aux dieux d'avoir conſervé Britannicus; elle vouloit le conduire au camp; & elle menaçoit d'avouer les crimes qu'elle avoit commis pour lui ôter l'empire.

Néron avoit été complice de la mort de Claude; il ne s'en cachoit pas. Il réſolut d'empoiſonner Britannicus. Le poiſon préparé en ſa préſence, fut donné dans un ſouper, & Britannicus l'eut à peine goûté qu'il tomba mort : à cette vue, quelques-uns ſe retirèrent d'effroi; d'autres plus circonſpects réglèrent leur contenance ſur le maintien de l'empereur, qui dit ſans s'émouvoir ; *c'eſt un mal au-*

quel il a été ſujet dans ſon enfance, il ne faut pas s'en effrayer; & on continua le repas. Nous ne ſommes cependant qu'à la ſeconde année de ce règne, dont on a loué les commencemens.

Agrippine avoit été préſente à cette ſcène. Malgré ſes efforts pour compoſer ſon viſage, elle ne put cacher ſon trouble. Elle voyoit ce qu'elle devoit attendre d'un fils qu'elle avoit formé elle-même pour les forfaits. Elle rechercha la faveur des tribuns & des centurions; elle eut des entretiens ſecrets avec les perſonnes qui lui étoient dévouées; elle témoigna une conſidération ſingulière aux citoyens illuſtres. En un mot, elle parut travailler à former un parti.

Néron lui ôta la garde qu'elle avoit eue juſqu'alors. Il la chaſſa du palais ; il l'accuſa de trahiſon : impatient de l'immoler à ſes ſoupçons, il ne différa ſa vengeance, que parce que Burrhus lui promit la mort d'Agrippine, ſi elle étoit coupable. Sollicité par ce miniſtre, il conſentit même à l'entendre avant de la condamner, & il parut ſe reconcilier avec elle.

Néron n'oſoit encore ſe livrer ouvertement à tous ſes vices, lorſque la paſſion qu'il conçut pour Sabina Poppea l'enhardit à briſer tout frein ; à la vertu près, cette femme avoit tout ce qui plaît dans ſon ſexe ; mais l'intérêt régloit ſeul ſes deſirs, & ſon amour n'étoit

jamais

jamais qu'une ambition déguiſée.

Elle avoit d'abord épouſé Rufius Criſpinus, de qui elle eut un fils. Dans la ſuite, éblouie du crédit d'Othon, favori de l'empereur, elle le prit pour amant, & bientôt après elle l'épouſa.

Othon ne ceſſoit de parler à Néron des charmes de ſa femme, ſoit indiſcrétion de ſa part, ſoit qu'il ſe flattât d'avoir plus de crédit lorſqu'elle ſeroit la maîtreſſe de Céſar. L'empereur la voulut voir. Elle lui plut, & elle feignit elle-même d'être épriſe. Elle parut frappée de la beauté de Néron, dont la figure, ſans graces, avoit d'ailleurs des difformités. Mais auſſi-tôt qu'elle fut aſſurée de la paſſion qu'elle

inſpiroit, alors elle devint difficile & dédaigneuſe. *J'ai un mari*, diſoit-elle à Néron, *auquel je ſuis attachée, & auquel je dois l'être. Il me fait jouir de tous les avantages d'une grande fortune; & ce que j'eſtime plus encore, je trouve en lui des ſentimens nobles & généreux. Mais vous, que pouvez-vous m'offrir? Si juſqu'à préſent vous avez aimé une affranchie, vous en avez les ſentimens, & vous n'êtes pas digne de moi.* Jaloux d'Othon, l'empereur qui vouloit l'éloigner, lui donna le gouvernement de Luſitanie.

Néron paroiſſoit ménager encore ſa mère; depuis qu'il s'étoit reconcilié avec elle, il en craignoit au moins les reproches: & Poppéa, ſi elle

ne ruinoit tout-à-fait le crédit d'Agrippine, déſeſpéroit de faire répudier Octavie, & d'épouſer l'empereur. Elle entreprit de la perdre. Combien de tems ſerez-vous donc en tutelle, dit-elle à Néron? non-ſeulement vous n'êtes pas maître de l'empire, mais encore vous ne l'êtes pas de vous-même. Car enfin, pourquoi différer notre mariage? dédaignez-vous ma figure, mes ayeux ou mon amour? Non; mais Agrippine craint de trouver en moi une femme, qui vous dévoileroit ſon ambition & toute la haine que le peuple & le ſénat ont conçue pour elle. Ah! s'il faut que vous ſoyez à votre ennemie, gardez Octavie, & rendez Poppéa

à ſon époux. J'irai au bout de l'univers avec Othon. Je pourrai entendre parler de votre honte ; mais au moins je ne la verrai pas.

Diſgraciée une ſeconde fois, Agrippine fut contrainte de ſe retirer à la campagne, & Néron réſolut de la faire mourir. Comme il n'avoit point de prétexte pour l'accuſer, il ſongeoit aux moyens de commettre ſon attentat, ſans pouvoir être ſoupçonné, lorſqu'Anicetus, affranchi qu'il avoit eu auprès de lui dans ſon enfance, offrit de faire conſtruire un vaiſſeau qui s'ouvriroit quand il auroit reçu Agrippine, & qui s'abîmeroit dans les flots.

Néron qui méditoit de ſang froid

les parricides, approuve l'artifice, & feignant de vouloir ſe reconcilier avec ſa mère, il l'invite à venir à Baïes pour célébrer avec lui les fêtes de Minerve. Il va la recevoir ſur le rivage; il l'embraſſe. Pendant le repas qu'il conduit à deſſein fort avant dans la nuit, il s'eſt occupé qu'à lui plaire : il lui parle avec confiance; il paroît l'aſſocier aux ſecrets de l'empire. Enfin il la reconduit dans le vaiſſeau qu'il lui a préparé; & il la quitte, après lui avoir donné de nouvelles marques de tendreſſe.

Le ciel étoit ſerein, la mer étoit calme. Agrippine qui échappa comme par miracle, ne put donc pas ſoupçonner des deſſeins de ſon fils. Mais

croyant devoir feindre, elle lui envoya un de ſes affranchis pour lui dire le danger qu'elle avoit couru. L'empereur, réſolu à conſommer ſon parricide, jette un poignard aux pieds de l'affranchi, le fait arrêter comme un aſſaſſin envoyé par Agrippine, & ordonne ſur le champ la mort de ſa mère. Anicetus exécuta ſes ordres : *frappe ces flancs qui ont porté Néron*, dit-elle à cet affranchi, & elle expira.

Cependant Néron parut connoître l'énormité de ſon crime. Tourmenté par ſes remords, il croyoit voir l'image de ſa mère, qui le pourſuivoit ſans ceſſe. Sa raiſon s'égaroit ; il paſſoit tour-à-tour des agitations les plus violentes à un

accablement plus cruel encore. Mais tout concourut à le raſſurer. Burrhus lui envoya les tribuns & les centurions, pour le complimenter d'avoir échappé aux embûches de ſa mère; pluſieurs villes de Campanie lui témoignèrent leur joie par leurs députés. Sénèque fit lui-même la lettre que l'empereur écrivit au ſénat pour ſe juſtifier. Enfin le ſénat décerna des ſupplications, ordonna des jeux annuels, & mit au nombre des jours malheureux celui où Agrippine étoit née.

Néron, malgré les adulations qui rendoient complices de ſon crime Burrhus même & Sénèque, doutoit encore des diſpoſitions dans leſquelles il trouveroit le ſénat & le peuple.

On diſſipa ſes inquiétudes; on l'aſſura que la mémoire d'Agrippine étoit odieuſe, & que depuis ſa mort il en devenoit lui-même plus cher aux Romains. En effet, les tribuns & les ſénateurs vinrent en foule au-devant de lui, & il alla au capitole au milieu des acclamations. C'eſt ainſi qu'il triompha en quelque ſorte de ſes forfaits.

Dès-lors il pouvoit ſe croire tout permis, & il ſe livra ſans retenue à ſes goûts bas & dépravés. Il engagea par des récompenſes, qu'il eût été dangereux de refuſer, des jeunes gens des plus nobles familles, à ſe montrer ſur le théâtre : il força des chevaliers à combattre ſur l'arène; il ſe donna

lui-même en ſpectacle dans le cirque; & il ſe produiſit ſur la ſcène dans de nouveaux jeux qu'il inſtitua. C'étoit des farces de la dernière indécence, où l'on voyoit parmi des hiſtrions des hommes qui avoient paſſé par les magiſtratures. Pendant qu'il chantoit, un grand nombre de chevaliers, qu'il nommoit la troupe d'Auguſte, faiſoient retentir le théâtre de leurs applaudiſſemens, & des ſoldats prépoſés pour obſerver la conduite des ſpectateurs, menaçoient ceux qui auroient paru ne pas ſe plaire à ces jeux. Forcé de s'y trouver, Burrhus gémiſſoit & applaudiſſoit.

Pendant ces ſcandales, ce capi-

taine mourut, & Néron ſoupçonné de l'avoir fait empoiſoner, lui donna pour ſucceſſeurs dans le commandement des gardes prétoriennes, Fànius Rufus, qui n'avoit ni vices ni vertus, & Sophonius Tigellinus, homme abîmé de débauches.

En perdant Burrhus, Sénèque perdit un appui. Seul en butte aux courtiſans corrompus qui entouroient Néron, il n'ignoroit pas qu'on lui reprochoit ſes richeſſes, ſa faveur auprès des citoyens, ſon mépris pour les goûts du prince. Il ſe retira de la cour, après avoir offert à l'empereur de lui rendre tous les biens qu'il avoit reçus; offre qui ne fut pas acceptée.

Alors Tigellinus eut toute la fa-

veur, & Néron ne fut plus approché que par des hommes dévoués, comme lui, aux débauches & aux crimes de toute eſpèce. Sûr déſormais d'être généralement approuvé, quoi qu'il pût entreprendre, il épouſa Poppéa. Octavie, dont la conduite étoit irréprochable, fut répudiée, exilée, égorgée, & le ſénat ordonna des ſupplications. C'eſt ainſi que tous les jours plus ſervile, il rendoit graces aux dieux pour chaque meurtre que l'empereur avoit ordonné.

Quelque tems après, un incendie qui dura ſix jours & ſept nuits, conſuma preſque Rome entière; de quatorze quartiers, quatre ſeulement n'eſſuyèrent aucun domma-

ge ; trois furent entièrement détruits, & ii ne reſta que quelques veſtiges des autres. Les hiſtoriens accuſent Néron d'en avoir été l'auteur. Il eſt au moins certain que des gens à lui empêchoient d'éteindre le feu, & diſoient agir par ſes ordres, ſoit qu'ils vouluſſent piller impunément. Le bruit ſe répandit même que du haut d'une tour, il avoit chanté l'embrâſement de Troye, ſe faiſant un ſpectacle de Rome en proie aux flammes. Au reſte, il rebâtit la ville ſur un nouveau plan, & il éleva pour lui un palais, dont l'étendue & la magnificence ſont à peine concevables.

Ruiné par ſes diſſipations, il ſe

livra plus que jamais aux rapines ; il faiſoit mourir les citoyens dont il vouloit la dépouille ; il fouloit les provinces, & il pilloit les temples.

Sur ces entrefaites, une conſpiration qu'il découvrit, fournit de nouvelles proies à ſon avarice & à ſa cruauté. Ce fut un crime de s'être entretenu avec un conjuré, de s'être trouvé à un même repas, ou ſeulement de l'avoir ſalué. Il ne donnoit qu'une heure à ceux qu'il condamnoit. Sénèque, accuſé d'avoir trempé dans la conſpiration, eut ordre de mourir ; il ſe fit ouvrir les veines. Après tant de meurtres, le ſénat, ſuivant ſa coutume, décerna des ſupplications, or-

donna des jeux, & bâtit des temples.

L'avant-dernière année de ſon règne, car il eſt tems d'en faire prévoir la fin, il parcourut la Grèce, jaloux de vaincre dans tous les jeux. A ſon retour en Italie, il entra dans les villes par la brèche; & il parut à Rome dans le même char, dans lequel Auguſte avoit triomphé : toutes les rues étoient illuminées; on brûloit des parfums ſur ſon paſſage, & le peuple crioit : *Auguſte, Auguſte, vainqueur aux jeux olympiques, vainqueur aux pythiens. A Néron l'Hercule, à Néron l'Apollon, ſeul vainqueur dans tous les jeux, ſeul depuis tous les ſiècles; Auguſte, Auguſte, voix divine, heu-*

reux ceux qui vous entendent !

Enfin ce monſtre avoit trop long-tems abuſé de la complaiſance ſervile des Romains. Vindex, gaulois d'illuſtre origine, en fit juſtice ; il ſouleva les Gaules où il étoit propréteur, & Galba, gouverneur d'Eſpagne, à qui il offrit l'empire, prit le titre de lieutenant du ſénat & du peuple romain : à cette nouvelle, les provinces ſe déclarent ; Rome qui ſouffroit de la cherté, éclate en murmures ; & Néron abandonné de ſes gardes, s'enfuit & ſe cache dans la maiſon d'un de ſes affranchis.

Cependant le ſénat le pourſuivit comme ennemi de la patrie, & le condamna au ſupplice des anciens.

Néron qui ignoroit en quoi conſiſtoit ce ſupplice, tremble lorſqu'il apprend qu'il alloit être dépouillé, attaché à un poteau, battu de verges, précipité du roc Tarpéien, & traîné dans le Tibre. Il voulut alors eſſayer de deux poignards; mais il ne montra que de la puſillanimité; il ne ſe tua que lorſqu'il alloit être découvert & ſaiſi, ou plutôt il ſe laiſſa tuer par ſon ſecrétaire. Il avoit trente ans; il en a régné quatorze.

LIVRE XIII.

CHAPITRE PREMIER.

Galba.

PENDANT les guerres civiles qui ont ruiné le gouvernement républicain, les généraux étoient au moins assurés de l'obéissance des troupes. Elles se donnoient à eux; mais elles n'avoient pas encore perdu tout esprit de subordination; & à quelque récompense qu'elles osassent prétendre, elles n'imaginoient pas que le pillage de Rome même, dût être le prix de leurs services; elles conservoient encore

quelque reſpect pour la capitale de l'empire.

Tout avoit changé, le deſpotiſme ſanguinaire d'une ſuite de tyrans avoit effacé juſqu'aux noms des anciennes familles, & une longue ſervitude avoit achevé d'étouffer tout ſentiment. Un ſénat avili, un peuple eſclave, & des richeſſes immenſes; voilà ce que Rome offroit à l'avidité des ſoldats, & ils en étoient déjà les maîtres; ils n'avoient pas beſoin de courage. Les gardes prétoriennes qui faiſoient trembler cette capitale, n'en avoient plus; elles étoient amollies elles-mêmes, mais elles avoient des armes.

Galba avoit été proclamé hors

de Rome. Les armées apprirent donc qu'elles pouvoient à leur tour vendre l'empire ; & les ſoldats par conſéquent, ne ſongèrent plus qu'au prix qu'ils en pourroient retirer. Il leur importoit peu de choiſir l'empereur, de le connoître même ; il leur ſuffiſoit de le faire, ne voulant un chef que pour vaincre, ne voulant vaincre que pour piller, & ne connoiſſant plus de maître, lorſqu'ils avoient vaincu. Nous pouvons prévoir que pluſieurs empereurs, créés en même tems, ſe diſputeroient le ſiége de l'empire ; que les armées ſe raviroient tour-à-tour les richeſſes des citoyens ; & que Rome ſeroit plus d'une fois la proie des ſoldats.

Servius Sulpicius Galba étoit d'une famille ancienne & illuſtre. Parvenu aux honneurs avant le tems, il commanda, avec différens titres dans pluſieurs provinces, & il acquit une réputation qui le fit juger digne de l'empire, tant qu'il ne fut pas empereur. Aſſez politique pour ne pas donner d'ombrage à Néron, il vécut dans la retraite, juſques vers le milieu du règne de ce prince ; ayant enſuite obtenu l'Eſpagne tarragonoiſe qu'il gouverna pendant huit ans, il tint une conduite fort inégale. D'abord occupé de ſes devoirs avec zèle, il ſe relâcha dans la ſuite, diſant que perſonne n'eſt obligé de rendre compte de ſon oiſiveté.

Incapable de choiſir ſes amis & ſes affranchis, il s'accommodoit de ceux qui étoient bons, il ſouffroit ceux qui étoient méchans, & parce qu'il étoit également foible avec les uns & les autres, il ſe croyoit humain & généreux, quoique cruel, lorſqu'il voulut être ſévère, & avare, lorſqu'il vouloit être économe ; il avoit ſoixante-douze ans, lors de ſon avénement. Avec l'âge, ſa foibleſſe n'avoit pu que s'accroître.

Vindex étoit mort, Verginius qui commandoit dans la haute Germanie, s'étoit refuſé aux inſtances des ſoldats qui lui offroient l'empire ; & lorſque Galba eut été reçu à Rome, il força en quelque ſorte les légions à lui prêter ſerment.

Cependant une conſpiration ſe formoit. Nimphidius, collègue de Tigellinus dans la préfecture des gardes, en étoit le chef, & il ſongeoit à ſe faire proclamer empereur, lorſqu'il périt dans une ſédition de ſoldats.

Galba auroit donc pu s'appercevoir qu'il ne réuniſſoit pas encore tous les vœux, & que, par conſéquent, il avoit des ménagemens à garder. Il n'en garda point ; il traita durement pluſieurs peuples d'Eſpagne & des Gaules, pour avoir balancé à ſe déclarer en ſa faveur. Il prit en chemin Verginius, lui ôta le commandement, & l'emmena avec lui. Quoique la probité de ce général fût reconnue, la con-

ſidération dont il jouiſſoit auprès des troupes, le rendit ſuſpect à l'empereur, naturellement ſoupçonneux.

Arrivé à Rome, ce prince confirma l'opinion qu'on avoit de ſa ſévérité ; il fit punir ſans les entendre, ceux qu'on accuſoit d'avoir trempé dans la conſpiration de Nimphidius. Il décima des troupes, qui s'obſtinoient à vouloir ſervir dans les légions plutôt que dans la marine ; enfin il caſſa la cohorte des ſoldats germains, que les Céſars avoient pris pour leur garde, & il la renvoya ſans récompenſe. Il exerçoit le deſpotiſme avec les troupes, cette conduite n'étoit pas prudente,

Il étoit gouverné par trois hommes qui ne le quittoient point, & qu'on nommoit ſes pédagogues, Icétus, affranchi plus avide qu'aucun de ceux de Néron, Vinius qui mérita la priſon ſous Caligula, & Laco, homme arrogant, qui paroiſſoit n'avoir d'autres règles, que de s'oppoſer aux conſeils qu'il n'avoit pas donnés. Mais pour mieux juger des révolutions qui ſe préparoient ſous ce vieil empereur, il eſt néceſſaire de conſidérer quelle étoit la diſpoſition des eſprits à Rome, dans les armées & dans les provinces.

La fin de Néron avoit d'abord cauſé une joie univerſelle, parce que le premier mouvement de la multitude

multitude eſt d'obéir à l'impreſſion qu'elle reçoit. Mais comme tous les citoyens n'étoient pas réunis par un même intérêt, le ſénat, le peuple, les cohortes prétoriennes & les armées ſe livrèrent bientôt à des ſentimens différens.

Les ſénateurs crurent qu'ils alloient recouvrer la liberté ſous un prince de l'âge de Galba, jugeant qu'il ſeroit plus amoureux de ſon repos, que jaloux de l'autorité. Ils ne prévoyoient pas que ce prince leur donnoit plus d'un maître. Les principaux de l'ordre équeſtre, & la partie la plus ſaine du peuple étoient dans la même illuſion. Cependant Néron emportoit les regrets de la populace, à laquelle il

ne falloit que des jeux, & ceux encore des hommes qui, perdus de dettes & de débauches, avoient mis en lui toute leur reſſource.

Les gardes prétoriennes, attachées de tout tems aux Céſars, ne l'avoient abandonné que parce qu'on leur avoit dit qu'il s'étoit enfui; elles craignoient de s'être laiſſées ſurprendre; elles craignoient dans Galba une réputation de ſévérité; elles n'attendoient rien de ſon avarice; & elles préſumoient que les faveurs ſeroient plutôt pour l'armée qui l'avoit élu. Non-ſeulement, on ne leur avoit rien donné; mais Galba déſavouant les promeſſes qu'on leur avoit faites en ſon nom, dit qu'il choiſiſſoit les ſoldats, &

qu'il ne les achetoit pas ; mot courageux qui ne convenoit ni à ſon caractère, ni au tems où il régnoit ; enfin la mort de Nimphidius n'avoit pas éteint tout eſprit de ſédition. Les complices de ce chef vivoient dans la crainte d'être découverts & punis ; & en général, les ſoldats deſiroient des troubles, pendant leſquels ils faiſoient valoir leurs prétentions, bien mieux que dans la paix.

Les eſprits étoient dans ces diſpoſitions, lorſqu'on apprit les meurtres de Clodius Macer, & de Fonteius Capito. Le premier qui commandoit en Afrique, étoit en effet coupable de révolte, & il avoit été tué par ordre de Galba. Le ſe-

cond le fut par ſes lieutenans, Cornélius Aquinus, & Fabius Valens, qui n'avoient pas reçu d'ordres, & qui l'accuſoient d'avoir voulu ſoulever les légions de la baſſe Germanie. Bien des perſonnes penſoient que Capito plongé dans la débauche, n'étoit pas capable d'une pareille entrepriſe. On ſoupçonnoit ſes lieutenans de l'avoir aſſaſſiné, parce qu'ils n'avoient pu lui perſuader de prendre les armes; & on diſoit que Galba n'oſant approfondir la vérité, les avoit approuvés. Quoi qu'il en ſoit, on reprocha également ces deux meurtres à Galba, & il en devint plus odieux.

L'Orient étoit tranquille; il y

avoit ſept légions ; quatre en Syrie, ſous les ordres de Licinus Mucianus, & trois en Judée, ſous ceux de Flavius Veſpaſianus, que Néron avoit chargé de la guerre contre les Juifs. Ces deux généraux étoient dans une poſition à pouvoir aſpirer à l'empire, ou du moins à pouvoir le donner. Nous aurons bientôt occaſion d'en parler.

Depuis Auguſte, les empereurs gouvernoient l'Egypte par un ſimple chevalier. Ils n'oſoient confier aux premiers citoyens cette province, dont l'abord étoit difficile, & qui étoit un des greniers de l'Italie. Afin même d'en ménager les habitans qui portoient impatiemment le joug étranger, ils avoient voulu

que le gouvernement ne parût point changé à leurs yeux, & que le gouverneur en fût comme le roi. Celui même qui commandoit dans cette province, du tems de Galba, étoit un Epyptien, nommé Tibérius Alexander. Elle étoit ſoumiſe, ainſi que l'Afrique, depuis la mort de Macer, ou plutôt elle étoit tranquille; mais ſi l'orient s'étoit ſoulevé, il l'entraînoit dans la révolte.

Culvius Rufus, orateur eſtimé, commandoit en Eſpagne, il n'y avoit rien à craindre de ſa part: peu expérimenté dans la guerre, il aimoit l'étude & la paix. Mais tous les peuples de cette province ne paroiſſoient pas également bien diſpoſés pour Galba.

Les Légions de la Bretagne ne ſongeoient point à troubler l'empire, ſoit à cauſe de leur éloignement, ſoit parce que c'étoit aſſez pour elles de contenir les peuples de cette île.

Quelques provinces, telles que la Mauritanie, la Rhétie, la Norique & la Thrace, étoient chacune trop foibles pour oſer les premières, lever l'étendard de la révolte.

L'armée d'Illyrie avoit offert ſes ſervices à Verginius; elle pouvoit les offrir à un autre. Mais c'eſt dans les Gaules, & ſur-tout dans la Germanie que les troubles devoient naturellement commencer; parce que c'eſt dans ces provinces qu'il

y avoit & plus de forces & plus de mécontentement. Des peuples gaulois, que Galba avoit dépouillés de leurs terres, n'attendoient que le moment de la vengeance. S'il paroiſſoit pouvoir compter ſur ceux qui avoient ſuivi Vindex, c'eſt qu'il les avoit déchargés de tout tribut, & qu'il leur avoit donné les droits de cité ; bienfaits qui excitoient la jalouſie des légions de Germanie, & qui, par conſéquent, les aliénoient. D'ailleurs, ces légions penſoient que Galba n'oublieroit pas qu'elles avoient balancé à le reconnoître, & elles ſongeoient aux moyens de n'avoir pas à le craindre.

Les généraux étoient peu capa-

bles de les contenir. Hordéonius Flaccus, qui avoit ſuccédé à Verginius, commandoit l'armée du haut-Rhin. Vieux, infirme, ſans vigueur, il étoit généralement mépriſé des ſoldats.

Après la mort de Capito, Vitellius prit le commandement dans la baſſe Germanie. Fils de ce Vitellius qui ſe déshonora ſous Claude, il avoit été élevé auprès de Tibère, auquel il ſe proſtituoit; & il avoit contracté de bonne heure les vices les plus crapuleux. Voilà donc le choix que Galba faiſoit de ſes généraux.

Pendant qu'il négligeoit les provinces, il ne gouvernoit pas la capitale avec plus de ſageſſe. Ses

miniſtres qui abuſoient tour-à-tour de ſa foibleſſe, ſembloient ſe hâter de profiter d'un règne qui devoit être court, & il n'y avoit qu'un cri contre leurs rapines. C'eſt dans ces circonſtances, qu'il apprit que les légions du haut Rhin avoient briſé ſes images, & qu'elles invitoient le ſénat & le peuple à proclamer un autre empereur.

Le danger étoit preſſant; il ne reſtoit d'autre reſſource à Galba, que d'aſſocier à l'empire un homme dont les vertus ôteroient tout prétexte aux ſéditieux; il adopta L. Piſo Frugilicianus.

Mais ce ne fut pas dans le ſénat, ce fut dans le camp qu'il fit

cette adoption. Il paroiſſoit donc reconnoître que les ſoldats avoient le droit de faire les empereurs, & cependant il ne leur promit aucune gratification; ignoroit-il qu'on ne pouvoit ſe les concilier que par des largeſſes?

Othon, que Néron avoit envoyé en Luſitanie, s'étoit le premier déclaré pour Galba; il l'avoit accompagné à Rome, dans l'eſpérance d'en être adopté; & il avoit tout tenté pour réuſſir dans ce projet. Entièrement ruiné, il reſtoit avec des dettes immenſes, & un luxe qui eût été à charge dans un empereur, de ſorte que l'empire étoit pour lui une reſſource, plutôt qu'un objet d'ambition. Il jugea devoir

ſaiſit le moment où l'autorité de Piſon commençoit à peine, & où celle de Galba étoit chancelante.

Deux ſoldats entreprirent de diſpoſer de l'empire, & ils en diſposèrent. Il n'y en avoit encore que vingt-un qui étoient entrés dans la conjuration, lorſque le quinze Janvier, cinq jours après l'adoption, ils ſe raſſemblèrent au milliaire doré, où Othon ſe rendit. Ils le ſaluèrent empereur, & le portèrent au camp; telle fut la diſpoſition des eſprits, que tous approuvèrent cet attentat, ou le ſouffrirent.

Le peuple, à cette nouvelle, accourt au palais; il demande la mort

mort d'Othon, & Galba délibère, incertain du parti qu'il doit prendre. Cependant le bruit ſe répand que ce chef des ſéditieux vient d'être tué ; un ſoldat qui ſe préſente avec une épée enſanglantée, dit l'avoir tué lui-même. *Qui vous en a donné l'ordre*, répond l'empereur ? & les grands qui ſe précipitent alors au-devant de lui, ſe plaignent qu'on leur ait enlevé la gloire de le venger.

Enfin Galba & Piſon ſortent ; ils rencontrent ſur la place les gardes prétoriennes. Ils meurent percés de coups, Vinius périt dans le tumulte. Lacon fut tué par l'ordre d'Othon, & on réſerva Icétus pour être exécuté publiquement.

Galba a régné ſept mois & quelques jours, à compter de la mort de Néron.

CHAPITRE II.

Othon.

OTHON n'étoit pas encore ſorti du camp, lorſque les ſénateurs, les chevaliers, & le peuple accoururent avec les démonſtrations d'une joie d'autant plus vive, qu'elle étoit peu ſincère. Ils inſultoient à la mémoire de Galba ; ils rendoient graces aux gardes prétoriennes, & ils s'humilioient à l'envi devant l'aſſaſſin, dont un moment auparavant ils avoient demandé la mort. Othon parut ignorer

les outrages qu'on lui avoit faits, & depuis il n'en témoigna aucun reſſentiment.

Maître du ſénat & du peuple, il ne l'étoit pas également des troupes. Pour ſauver Marius Celſus, conſul déſigné, que ſa fidélité pour Galba lui rendoit odieux, il fut contraint de le faire charger de chaînes, feignant de le réſerver à de plus grands ſupplices. Tout fut enſuite à la diſpoſition des ſoldats. Ils donnèrent la préfecture de Rome à Flavius Sabinus, frère de Veſpaſien, & ils choiſirent pour préfets du prétoire, Plotius Firmus, & Licinius Proculus.

Le ſouvenir des anciens dérèglemens d'Othon faiſoit trembler pour

l'avenir, lorſqu'une guerre civile qui ſe préparoit, répandit une conſternation générale.

Quelques jours avant le meurtre de Galba, les légions de Germanie, dont nous avons vu le mécontentement, avoient donné l'empire à Vitellius, & elles marchoient déjà ſous les ordres de deux lieutenans qui les avoient ſoulevées. Fabius Valens, avec quarante mille hommes, avoit pris ſa route par les Gaules & par le Mont-Cenis; Alienus Cecina, avec trente mille, s'avançoit par les paſſages qu'on nomme aujourd'hui le grand Saint-Bernard.

On ſe rappeloit les anciennes guerres civiles, les proſcriptions,

les provinces dévaſtées, les plus belles contrées de l'Italie données en récompenſe aux ſoldats. Mais enfin, diſoit-on, l'empire a ſubſiſté ſous Céſar, il a ſubſiſté ſous Auguſte ; & aujourd'hui il ſemble que ce ſoit pour ſa ruine, qu'Othon & Vitellius prennent les armes. Pour lequel formera-t-on des vœux ? On ſait ſeulement que le vainqueur, quel qu'il ſoit, eſt celui des deux qu'on doit redouter davantage. Quelques-uns tournoient les yeux du côté de l'Orient, & préſageoient une autre guerre qu'on ne craignoit pas moins, parce que la réputation de Veſpaſien étoit encore équivoque. Othon cependant, contre l'attente de tout

le monde, ſe donnoit uniquement aux ſoins du gouvernement ; mais il ne raſſuroit pas. Ses vertus, dont les circonſtances lui faiſoient une néceſſité, faiſoient craindre le retour de ſes vices.

Vitellius n'étoit pas ſeulement capable de ces vertus forcées & paſſagères. Abruti dans la crapule, ſon ame, comme ſon corps, étoit, pour ainſi dire, ſans action, & il falloit que les ſoldats priſſent ſur eux les fonctions du général.

Comme le peu de confiance qu'on avoit aux talens militaires de l'un & de l'autre, ne permettoit pas de prévoir de quel côté ſeroit la victoire, on n'oſoit prendre ouver-

tement un parti ; on auroit craint de s'être déclaré contre le vainqueur. Dans le ſénat, où c'étoit une néceſſité d'ouvrir un avis, & où il n'étoit pas poſſible de ménager à la fois Othon & Vitellius, chacun eût voulu parler, & perſonne n'eût voulu être entendu : ce n'étoit que dans les momens de tumulte que les ſénateurs montroient quelqu'aſſurance.

Sur ces entrefaites, une ſédition qui s'éleva tout-à-coup, répandit de vives alarmes dans la ville. Varius Criſpinus, chargé de faire porter des armes à une cohorte qu'Othon faiſoit venir d'Oſtie, crut devoir choiſir la nuit pour exécuter cet ordre avec plus de tranquillité.

Cette précaution même occaſionna la ſédition ; un tranſport d'armes, à pareille heure, parut ſuſpect à des ſoldats ivres. Ils jugent qu'Othon eſt trahi par le ſénat ; ils ſe ſaiſiſſent des armes ; ils tuent les tribuns & les centurions qui les veulent contenir, ils demandent que les ſénateurs leur ſoient livrés, & ils marchent au palais.

Ce jour même, Othon avoit à ſouper chez lui les citoyens les plus diſtingués. Effrayés au bruit que font les ſoldats, les ſoupçons qui s'offrent tout à coup à leur eſprit, redoublent leur effroi. Ils ne ſavent s'ils doivent s'enfuir, & ils obſervent la contenance d'Othon qui craint lui-même, & qui ſe hâte

de les congédier. Ils ſe ſauvent à la faveur des ténèbres. Cependant les ſoldats forcent les portes, pénètrent juſqu'à l'empereur, ſe laiſſent à peine fléchir, & ſe retirent à regret.

Le lendemain Othon ſe rendit au camp. Trop de ſévérité pouvoit aliéner les ſoldats, trop d'indulgence pouvoit les enhardir à tout oſer : la conjoncture étoit délicate. Le diſcours que Tacite fait tenir à l'empereur, le peint trop bien pour le paſſer ſous ſilence.

Je ne viens point, dit Othon, animer votre zèle & votre courage, vous avez aſſez prouvé l'un & l'autre ; je viens au contraire vous demander d'y mettre des bornes. Ce ſont ces ſentimens qui,

pour n'être pas réglés, produiſent parmi vous ces déſordres, qui ſont dans les autres armées, l'effet de la haine, de la cupidité, de la déſobéiſſance ou de la crainte; car les meilleurs motifs ont des ſuites funeſtes, lorſque la prudence ne dirige pas nos démarches. Nous allons commencer la guerre. Faudra-t-il donc délibérer toujours en public, & ne rien entreprendre que chacun n'ait donné ſon avis? l'occaſion qui paſſe rapidement le permet-elle? n'eſt-ce pas une néceſſité de traiter bien des choſes dans le ſecret? & y aura-t-il quelque ſubordination dans une armée, ſi tous ſont en droit de demander compte des ordres qu'on leur don-

ne? Un ou deux ſéditieux tremperont les mains dans le ſang de leurs officiers, & ils porteront le tumulte juſques dans la tente de leur général. Je dis un ou deux; car je ne crois pas que la dernière ſédition ait eu un plus grand nombre de chefs. C'eſt en ma faveur, à la vérité, qu'elle a été excitée; mais dans les ténèbres & dans le tumulte, ne pouvoit-elle pas tourner contre moi-même? Que pouvoit nous ſouhaiter Vitellius, ſinon que l'eſprit de diſcorde ſoulevât le ſoldat contre le centurion, & le centurion contre le tribun? c'eſt l'obéiſſance des troupes qui aſſure le ſuccès d'une guerre; & l'armée la plus ſoumiſe, eſt la plus redou-

table. Laiſſez-moi le ſoin de vous conduire, ne ſoyez jaloux que de montrer votre courage. Peu ſont coupables; deux porteront la peine du crime : que les autres oublient les déſordres honteux de la nuit dernière ; qu'aucune armée n'apprenne que vous tenez contre le ſénat, l'ame & l'ornement de l'empire, des diſcours menaçans que les Germains armés pour Vitellius n'oſeroient tenir eux-mêmes. Faut-il que des Romains aient demandé la ruine d'un ordre dont la gloire nous donne tout l'avantage ſur cette horde que Vitellius a formée d'un ramas de nations ? car enfin, le ſénat étant pour nous, la république eſt où nous ſommes, & nos

ennemis ſont les ſiens; de ſon ſalut dépendent l'éternité de l'empire, la paix de l'univers, votre conſervation & la mienne. Conſervons-le à nos deſcendans avec tout l'éclat qu'il a reçu de nos ancêtres; & ſongez qu'on choiſit les ſénateurs parmi vous, comme on choiſit les princes parmi les ſénateurs.

Nous nous ſommes arrêtés ſur cette ſédition, afin de faire connoître l'état où étoit alors la diſcipline militaire. On voit que les généraux n'avoient plus d'autorité, & que les ſoldats, ſans ſubordination, s'armoient contre la fortune & la vie des citoyens. Voilà principalement ce qui caractériſe la guerre qui alloit commencer.

Othon apprit que les légions de Dalmatie, de Pannonie & de Mœsie lui avoient prêté ſerment ; & peu de jours après il ſut que l'Eſpagne, l'Aquitaine & la Gaule narbonoiſe s'étoient déclarées pour ſon ennemi. Ce n'eſt pas que ces provinces fuſſent plus attachées à l'un qu'à l'autre ; mais elles craignoient davantage celui qui les menaçoit de plus près. L'Afrique & l'Orient paroiſſent reconnoître Othon, ſoit parce qu'on y avoit appris ſa proclamation avant celle de Vitellius.

Cependant Cécina & Valens avançoient, laiſſant ſur toute leur route des traces de leur avarice & de la licence des ſoldats. Othon

qui avoit fait ſes préparatifs, harangua le peuple avant de partir. Il établit ſes droits ſur le conſentement des deux ordres ; il parla avec circonſpection des légions qui s'étoient déclarées contre lui, ne les accuſant que d'erreur ; & il ne fit aucune mention de Vitellius, ſoit modération de ſa part, ſoit politique de la part de Galerius qui avoit fait la harangue : il laiſſa Salvius Titianus, ſon frère, pour gouverner Rome avec Flavius Sabinus ; & il emmena les principaux citoyens, moins pour en tirer des ſecours, que parce qu'il craignoit de les laiſſer ; de ce nombre étoit L. Vitellius, qu'il ne traita ni comme ſon ennemi, ni comme frère d'un empereur.

Sa flotte fit voile vers la Gaule narbonnoiſe, & il partit à la tête de ſon armée de terre, marchant à pied, couvert d'une cuiraſſe, & auſſi peu recherché qu'un ſimple ſoldat. Il avoit ſous lui pour lieutenans, Suétonius Paullinus, Marius Celſus & Annius Gallus, trois capitaines eſtimés ; mais Licinius Proculus, préfet du prétoire, avoit toute ſa confiance, & c'eſt lui qui la méritoit le moins.

Si la flotte eût d'abord quelques avantages, ce fut ſans fruit, parce que les généraux ne conſervèrent aucune autorité. Les ſoldats en mirent un dans les fers, & ils pillèrent les provinces mêmes qui s'étoient déclarées pour Othon.

Quoique l'armée de terre n'offrît pas abſolument les mêmes déſordres, il n'y avoit cependant ni diſcipline, ni ſubordination; les ſoldats ſe portoient pour juges des généraux, & à chaque mouvement qu'ils n'approuvoient pas, ils croyoient qu'ils étoient trahis. Meurtriers de Galba, qui craignoient d'être punis, ſi tout autre qu'Othon avoit l'empire, ils étoient les premiers à former des ſoupçons, & à les répandre. Les choſes vinrent au point que l'empereur ne ſachant plus à qui donner ſa confiance, écrivit à ſon frère de venir prendre le commandement des troupes.

Des deux généraux de Vitellius,

Cécina avoit le premier passé les Alpes, & il étoit maître de tout le pays jusqu'au Pô. Il y avoit la même licence dans les troupes ; mais quelques revers paroissoient avoir rétabli la subordination quand Valens arriva.

Ces deux généraux ayant réuni leurs forces, il ne pouvoit plus leur venir de secours, ni de Germanie, ni de Bretagne. Ils avoient déjà ruiné les provinces qu'ils occupoient. Ils commençoient même à manquer de vivres ; & on prévoyoit que les Germains ne résisteroient pas au changement de climat, si la guerre continuoit jusques dans les chaleurs de l'été.

Il importoit donc à Cécina & à

Valens d'en venit promptement à une action déciſive, & Othon par conſéquent devoit temporiſer. C'eſt le conſeil que lui donnoient Paullinus, Celſus & Gallus. Mais Proculus & Titianus furent d'un avis contraire. Ils perſuadèrent même à l'empereur de ne pas ſe trouver à la bataille qu'on alloit livrer. On ne pouvoit pas lui faire faire une plus grande faute : en effet, les ſoldats qui mettoient en lui toute leur confiance, s'abandonnèrent à leurs premiers ſoupçons. Il n'y eut plus de diſcipline : les généraux perdirent toute autorité ; & l'armée fut défaite à Bédriac, entre Crémone & Mantoue.

Quoique vaincu, Othon n'étoit pas ſans reſſources. Il lui reſtoit aſſez de forces pour ſe flatter encore de pouvoir vaincre. Ses ſoldats lui montroient un zèle & une ardeur qui l'invitoit à continuer la guerre. Mais ſon parti étoit pris, & il répondit aux inſtances de ſes troupes.

Nous nous ſommes éprouvés la fortune & moi, peu de tems, il eſt vrai; mais j'aurois uſé avec modération d'un bonheur dont je prévoyois le peu de durée. Vitellius a commencé la guerre, je la finirai, & la poſtérité nous jugera. Qu'il jouiſſe de ſon frère, de ſa femme, de ſes enfans; il ne me faut ni vengeance ni conſolation.

D'autres auront conſervé l'empire plus long-temps, aucun ne l'aura quitté avec plus de courage. Quoi ! je pourrois vous expoſer encore ! je pourrois enlever à la république une ſi belle armée ! non, ce ſeroit mettre un trop grand prix à ma vie. C'eſt aſſez que j'emporte l'idée que vous étiez prêts à vous immoler pour moi. Vivez ; ſouffrez que je ne ſois plus un obſtacle à votre conſervation, & ceſſez de vous oppoſer à la réſolution que j'ai priſe.

Après ce diſcours, il les invita à ne pas aigrir le vainqueur par un plus long retardement ; parlant avec autorité aux plus jeunes, employant les prières avec les plus âgés, les

consolant tous, & ne montrant ni crainte, ni trouble, ni altération. Il brûla les écrits trop flatteurs pour lui, ou trop injurieux pour Vitellius; il distribua de l'argent avec économie, & non comme un homme qui va cesser de vivre. Enfin, assuré du départ de ses amis, il passa une nuit tranquille; on assure même qu'il dormit, & à la pointe du jour il se perça le cœur.

Ainsi finit Othon, après trois mois de règne. Il étoit dans sa trente-huitième année. Sa mort l'a rendu célèbre; elle fait voir au moins qu'il auroit été capable de vertus, dans un siècle où il y auroit eu des mœurs. Tacite assure qu'il gouverna la Lusitanie avec intégrité.

CHAPITRE III.

Vitellius.

LE ſénat ſe conduiſit avec les légions de Germanie, comme il avoit fait avec les gardes prétoriennes; il leur rendit graces, & cependant ces légions dévaſtoient les campagnes, pilloient les villes, & profanoient les temples. Les généraux ne pouvoient les réprimer, ou ne le vouloient pas. Valens ſurtout fermoit les yeux ſur les rapines des ſoldats, parce qu'il étoit lui-même d'une avidité inſatiable.

Vitellius étoit encore dans les Gaules, & déjà on le proclamoit à Rome, il venoit lentement. Son

intempérance retardoit ſa marche; toujours plongé dans le vin, il ſembloit arriver pour ſe baigner dans le ſang. A Bedriac, à la vue des cadavres qui infectoient l'air, il dit : *Un ennemi mort ſent toujours bon.*

A ſon approche, les ſénateurs & les chevaliers, ſoit crainte, ſoit adulation, s'empreſsèrent d'aller au-devant de lui. Aucun citoyen connu n'oſa l'attendre. La populace y accourut ſur-tout; & avec elle, les farceurs, les hiſtrions, & tout ce que Rome avoit de plus corrompu; c'eſt avec ce cortége qu'il ſe montra dans la capitale, où la licence ruina ſon armée. Toujours ivres, à ſon exemple, les ſoldats commettoient toutes

toutes ſortes de violences, & tournoient leurs armes les uns contre les autres.

Il diſperſa les troupes qui avoient ſervi ſous Othon, caſſa les gardes prétoriennes qu'il redoutoit, & il retint en Italie les légions qu'il avoit amenées de Germanie. Il ne les fit pas camper, il les répandit dans les villes où elles s'amollirent promptement. Sans diſcipline, elles vivoient dans la débauche.

Toute la puiſſance fut entre les mains de Cécina & de Valens, qui ſe mépriſoient mutuellement, & qui jaloux de ſe ſurpaſſer en richeſſes & en faſte, ne pouvoient cacher la haine qu'ils ſe portoient. Forcés l'un & l'autre à ménager un

affranchi qui partageoit la faveur, ils partagèrent avec lui les dépouilles de l'empire. Il y avoit à peine quatre mois que Vitellius régnoit, & déjà cet affranchi égaloit en rapines ceux qui avoient le plus abusé du crédit, sous les règnes précédens.

Livré à ces trois hommes, le stupide empereur s'abrutissoit de plus en plus, sans crainte, comme sans prévoyance; & cependant il n'étoit pas encore arrivé à Rome, lorsque l'Orient donnoit un nouveau maître à l'empire. Vespasien que l'Asie venoit de proclamer, s'étoit transporté en Egypte d'où il menaçoit d'affamer l'Italie; & Mucianus qui l'avoit engagé à prendre

les armes, marchoit à Byſance, ſe propoſant, ſuivant les circonſtances, de pénétrer par l'Illyrie, ou de ſe porter à Dyrachium. La ſaiſon ne lui avoit pas permis de tenter le trajet par mer.

A cette nouvelle que Vitellius feignoit de ne pas croire, les légions d'Illyrie, de Pannonie & de Dalmatie ſe déclarèrent pour Veſpaſien. Deux conſulaires vieux & riches, qui commandoient dans ces provinces, ne prirent aucune part à leur ſoulèvement. Ce fut le chef d'une ſimple légion, Antonius Primus, qui ſe mit à la tête des troupes, & qui les conduiſit en Italie, quoique cependant il n'eût point reçu d'ordre. Au con-

traire, Veſpaſien vouloit qu'on attendît Mucianus. Primus d'abord flétri & chaſſé du ſénat, avoit recouvré la dignité de ſénateur pendant les derniers troubles. Eloquent, audacieux, raviſſeur, diſſipateur, il avoit les vices & les talens, qui font d'un chef de parti un homme tout à-la-fois utile & dangereux.

Vitellius, enfin, ne pouvoit plus ſe cacher le danger qui le menaçoit. Il arma; mais les Germains énervés par les débauches, n'avoient plus les mêmes forces, ni le même courage. Ils marchoient lentement, ſans ordre, ſans diſcipline. La chaleur, la pouſſière, le poids des armes, tout les incommodoit.

Cette armée avoit pour général Cécina, qui jaloux du crédit de Valens, étoit parti dans le deſſein de trahir Vitellius. Il eſt vrai qu'il ne ſut pas conduire cette entrepriſe avec aſſez d'adreſſe. Ses ſoldats le mirent dans les fers, & choiſirent deux autres généraux; mais cette révolution ayant jetté le déſordre dans l'armée, Primus qui en profita eut l'avantage dans pluſieurs combats, & ſe rendit maître de Cremone qu'il livra au pillage. Cette ville fut conſumée par les flammes.

Valens qui étoit parti de Rome, auroit pu joindre l'armée avant la défection de Cécina. Mais auſſi intempérant que Vitellius, il mar-

choit avec la même lenteur ; & il n'étoit encore qu'en Etrurie, lorſqu'il apprit le ſac de Crémone. Quelques jours après s'étant embarqué pour la Gaule narbonoiſe, d'où il comptoit revenir avec de nouvelles forces, il tomba entre les mains des ennemis, & il perdit la vie.

La mort de Valens acheva de ruiner le parti de Vitellius. Abandonné de toutes ſes armées, ce prince ſe vit réduit aux ſeules troupes qu'il avoit gardées auprès de lui ; & Primus vint à Rome preſque ſans obſtacle, ravageant l'Italie comme un pays de conquête. Il ſe livra, au-dehors & au-dedans des murs pluſieurs combats, dans

lesquels il périt cinquante mille hommes, & ce qu'il y eut de plus étonnant, c'est que le peuple applaudissoit, comme au cirque, aux combattans des deux partis.

Vitellius trouvé dans la loge d'un esclave, où il avoit cru se cacher, fut exposé aux insultes du peuple, qui le mit en pièces. Il a survécu huit mois à Othon.

CHAPITRE IV.

Veſpaſien.

LA guerre paroiſſoit finie, & cependant la paix ne commençoit pas encore. Maîtres de Rome, les ſoldats ne croyoient plus devoir obéir à un général, qui n'avoit eu le commandement, que parce qu'ils le lui avoient donné; & Primus qui s'enrichiſſoit des dépouilles de Vitellius, autoriſoit la licence par ſon exemple, bien loin de penſer à la réprimer. Le ſang couloit donc juſques dans les temples.

Mucianus arriva; comme il n'oſoit blâmer ouvertement la conduite de Primus, il le combla d'é-

loges en plein ſénat, il lui offrit des récompenſes. Il accorda des graces à pluſieurs perſonnes à ſa conſidération ; & lorſqu'il eut aſſez flatté ſa vanité, il lui enleva toutes ſes forces, en éloignant ſous différens prétextes, les légions qui lui étoient le plus attachées. Primus fut réduit à ſe retirer auprès de l'empereur qui le reçut bien ; mais pas auſſi bien qu'il l'eſpéroit. Les lettres de Mucianus l'avoient deſſervi, & il ſe nuiſoit encore plus lui-même, par la hauteur avec laquelle il faiſoit valoir ſes ſervices. Alors Mucianus gouverna plutôt comme collègue, que comme miniſtre de Veſpaſien ; & il ſe rendit ſi odieux, qu'on lui ſut à peine gré d'avoir

établi l'ordre. Il immola pluſieurs citoyens à ſes ſoupçons.

La dernière guerre civile parut aux Germains & aux Gaulois une occaſion de ſecouer le joug. Les Bataves levèrent les premiers l'étendard, portés à la révolte par Claudius Civilis, qui deſcendoit des rois du pays. Chargé de chaînes ſous Néron, ſous Vitellius, menacé de perdre la vie, Civilis avoit ſes injures à venger. Il repréſenta aux principaux de ſa nation, que les Romains n'avoient laiſſé que de vieux ſoldats ſur le haut & le bas Rhin; que leurs meilleures troupes ſe ruinoient en Italie, & que les Germains & les Gaulois étoient au moment de ſe ſoulever.

Il avoit été invité à s'opposer aux secours que Vitellius entreprendroit de faire venir de Germanie. Primus lui avoit écrit lui-même à ce sujet. Civilis saisissant le prétexte qui lui étoit offert, feignoit d'armer pour Vespasien ; il arma contre l'empire.

Il eut d'abord des succès qui attirèrent successivement dans son parti, les Germains & les Gaulois, & qui semèrent l'esprit de sédition dans les légions romaines. Les soldats soulevés à plusieurs reprises contre Hordéonius Flaccus, qu'ils regardoient comme la cause de leurs revers, finirent par l'égorger ; & sous Vocula qu'ils choisirent pour général, ils continuèrent d'être indociles & séditieux.

Sur ces entrefaites, le capitole ayant été brûlé, les Gaulois jugèrent que les dieux ſe déclaroient pour eux. Autrefois, diſoient-ils, nous avons pris Rome; mais nous n'avons pas détruit le temple de Jupiter, & l'empire romain a ſubſiſté. Aujourd'hui la deſtruction de ce temple eſt une preuve que les dieux courroucés contre Rome, veulent que l'empire paſſe aux nations tranſalpines; comme les Druides prédiſoient eux-mêmes cette révolution, il ne paroiſſoit pas qu'on en pût douter. Les premiers événemens contribuèrent même à donner de la confiance aux Gaulois.

Claſſicus leur chef, vint camper à deux milles des légions du bas Rhin;

Rhin, se flattant de les associer à sa révolte, parce qu'elles refusoient de reconnoître Vespasien; en effet, elles se soulevèrent contre les officiers qui les commandoient, tuèrent les uns, mirent les autres dans les fers, & prêtèrent serment aux Gaulois.

Les légions du haut Rhin ayant suivi cet exemple, Classicus crut avoir jetté les fondemens de l'empire des Gaules. Cependant on demandoit où seroit le siège de cet empire, & cette question divisoit déjà les peuples qui avoient pris les armes. D'ailleurs tous n'étoient pas encore entrés dans cette ligue, & plusieurs attendoient l'événement pour se déclarer, lors-

que ſur le bruit que Mucianus envoyoit des troupes dans les Gaules, toutes les villes, à l'exception de Trèves & de Langres, abandonnèrent Claſſicus. Les légions arrivèrent peu après, & Cérialis termina cette guerre.

Domitien, ſecond fils de Veſpaſien, étoit alors à Rome. A peine venoit-il d'être créé Céſar par le ſénat, qu'il abuſoit déjà de l'autorité. Il eût pris le commandement des troupes qui partoient pour les Gaules, ſi Mucianus ne s'y fût oppoſé; il n'oſa lui réſiſter ouvertement; mais il écrivit à Cérialis pour l'engager à lui livrer l'armée. On n'a point ſu quel pouvoit être ſon deſſein. Quand il ſut que ſon

père qu'il avoit irrité par ſa conduite devoit bientôt arriver, il ceſſa de ſe mêler du gouvernement, & il affecta de s'appliquer à différentes études.

Titus-Flavius-Sabinus-Veſpaſianus, né à Riéti de parens obſcurs, employa la flatterie pour plaire à Caligula. Sous Claude, il s'éleva par le crédit de Narciſſe. Sous Néron, il gouverna l'Afrique avec intégrité, il en revint ruiné, & il fut délicat ſur les moyens de rétablir ſa fortune. Simple particulier, il eut une réputation au moins équivoque : il montra des vertus ſur le trône. Il eſt le premier que la puiſſance ſouveraine ait changé en mieux.

Il abolit la coutume où étoient ſes prédéceſſeurs de faire ſouiller les perſonnes qui venoient leur faire la cour. Il pardonna généralement à tous ceux qui avoient porté les armes contre lui. Sans crainte & ſans ſoupçons, il fut acceſſible à tous les citoyens, & il n'écarta que les délateurs. Sur ce qu'on vouloit lui rendre ſuſpect Metius Pompotianus, il le fit conſul, diſant : *Si jamais il devient empereur, il ſe ſouviendra que je lui ai fait du bien.* Il donna une dot à une fille que Vitellius avoit laiſſée, & il la maria convenablement.

Simple dans ſes mœurs, il vivoit familièrement avec ſes amis. Il alloit manger chez eux, & ils

venoient manger chez lui. Il avoit auprès de Riéti une petite maiſon dans laquelle il étoit né, & où il alloit paſſer tous les étés. Il n'imagina point de l'agrandir, ni de l'embellir. Les jours ſolemnels il buvoit dans une petite taſſe d'argent que ſa mère lui avoit laiſſée. Il ne diſſimuloit point la médiocrité de ſa naiſſance, & il ſe moquoit des flatteurs qui lui cherchoient des ayeux. Le roi des Parthes lui ayant écrit, *Arſace roi des rois, à Flavius Veſpaſianus* : il répondit, *Flavius Veſpaſianus, à Arſace, roi des rois.*

Il railloit volontiers; mais il ſouffroit qu'on le raillât. Il vouloit qu'on lui parlât avec liberté; il ne

s'offenſoit même pas de l'indépendance qu'affectoient quelques philoſophes. Démétrius le cynique dédaignoit de le ſaluer, & ne ceſſoit de crier contre la monarchie : *Cet homme*, diſoit Veſpaſien, *voudroit que je le fiſſe mourir, mais je le laiſſe aboyer.*

Le préteur Helvidius Priſcus lui refuſoit le prénom d'empereur, & ne faiſoit aucune mention de lui dans les édits qu'il publioit. Veſpaſien auroit pu en être d'autant plus offenſé, qu'Helvidius jouiſſoit d'une grande conſidération. Il ne l'exila néanmoins, que lorſqu'il eut été pouſſé à bout par les outrages qu'il en reçut publiquement. L'innocence trouvoit en lui une ſauve-

garde ; s'il ſe commit des injuſtices, ce fut à ſon inſu ; il donnoit des larmes aux punitions les plus juſtes.

Occupé à rétablir l'ordre, il licencia une partie des troupes de Vitellius ; il réprima l'autre, & il maintint dans la diſcipline les légions qui avoient combattu pour lui. Il s'appliqua ſur-tout à la réforme du luxe & des mœurs ; il y contribua par ſon exemple.

Pendant ſa cenſure, dans laquelle il eut pour collègue Titus ſon fils, il compléta l'ordre des ſénateurs & celui des chevaliers, exterminés en partie par la tyrannie, ou par les guerres civiles ; & il en exclut les membres indignes, qui s'y étoient introduits à la faveur des

troubles. Le dénombrement qu'il a fait a été le dernier.

Sous ce règne, le ſénat auroit pu reprendre ſon premier luſtre, ſi Rome avoit encore eu des citoyens, dont l'ame eût été capable de quelqu'élévation. Veſpaſien communiquoit les affaires au ſénat. Il y étoit aſſidu, il lui écrivoit lorſqu'il ne pouvoit pas s'y rendre, & ſes fils portoient eux-mêmes ſes lettres.

L'avarice eſt le ſeul vice qu'on lui ait reproché; en effet, il rétablit pluſieurs impôts abolis ſous Galba; il en ajouta de nouveaux & de plus onéreux. Il vendoit les dignités aux candidats, & l'abſolution aux coupables; on prétend même qu'il élevoit aux emplois des hommes avi-

des, afin de les preſſurer, lorſqu'ils ſe ſeroient enrichis. Il ne cherchoit pas même à cacher ſon avarice; ſouvent il en faiſoit un ſujet de plaiſanterie. Une ville lui avoit décerné une ſtatue coloſſale d'un grand prix; il dit aux députés, en leur montrant le creux de ſa main, *voilà la baſe.*

L'épuiſement où il trouva le tréſor public, & l'uſage qu'il faiſoit de ſes revenus, pourroient le juſtifier, s'il étoit poſſible de juſtifier un ſouverain qui foule ſes peuples. Car enfin tout l'état ſouffre lorſque les impôts ſont portés à l'excès, & la généroſité du prince ne répare jamais que la moindre partie des maux que fait ſon avarice.

année de ſon règne, & le temple de Janus fut fermé pour la ſixième fois; il bâtit celui de la Paix, dans lequel il dépoſa les dépouilles les plus précieuſes du temple de Jéruſalem; il deſtina cet édifice aux aſſemblées des gens de lettres qu'il protégeoit, & on y conſerva leurs ouvrages.

Titus fut alors aſſocié à la puiſſance tribunicienne, & ſelon quelques-uns à l'empire. Il eſt au moins certain qu'il faiſoit auprès de ſon père les fonctions de ſecrétaire & de miniſtre; il prit même le commandement des gardes prétoriennes; ce qui ne donna pas peu de luſtre à cette place, occupée juſqu'alors par de ſimples chevaliers.

Veſpaſien réduiſit en provinces romaines l'Achaïe, la Lycie, Rhodes, Byſance & Samos, qu'on regardoit comme des pays libres; la Thrace, la Cilicie & la Comagène, auparavant gouvernées par des rois.

Dans la dixième année de ſon règne, on découvrit une conſpiration, dont Alienus Cecina & Eprius Marcellus étoient les chefs. Le premier fut aſſaſſiné par ordre de Titus, & l'autre, condamné par le ſénat, ſe donna la mort.

Quelques jours après, l'empereur tomba malade, & ſe retira dans ſa petite maiſon de Riéti. *Il me ſemble*, diſoit-il, *que je deviens dieu*. Quoique ſa maladie empirât,

il continua de donner ſes ſoins au gouvernement, diſant qu'un empereur doit mourir debout. En effet, ce fut ainſi qu'il mourut, dans la ſoixante-dixième année de ſon âge.

CHAPITRE V.

Titus.

ELEVÉ à la cour de Claude & de Néron, avec Britannicus, Titus eut la même éducation & les mêmes maîtres; il montra de bonne heure des diſpoſitions à tout. Bien fait, fort, adroit, il ſe formoit ſans efforts à tous les exercices de ſon âge; une intelligence prompte & une grande mémoire le rendoient également propre à tous les genres d'étude; & il acquit une connoiſſance profonde des lettres grecques & latines. Dès ſes premières armes, il ſe diſtingua; on voyoit en Germanie & en Bretagne les monu-

mens que ces provinces avoient élevés à ſa valeur & à ſa modération. Ce fut lui qui acheva de ſoumettre la Judée.

Tout paroiſſoit donc devoir prévenir en ſa faveur. Aucun prince néanmoins n'eſt parvenu à l'empire avec une plus mauvaiſe réputation ; on le jugeoit cruel, parce qu'il avoit en effet donné des preuves de violence ; débauché, parce qu'il paſſoit ſouvent les nuits avec des jeunes gens diſſolus ; avare, parce qu'on le ſoupçonnoit d'avoir fait un trafic de ſon crédit ; en un mot, on diſoit publiquement que ce ſeroit un ſecond Néron.

Quelque aſſervis que ſoient les peuples, il y a des préjugés que

le deſpote même eſt forcé de reſpecter. A Rome, ſi un prince eût épouſé une étrangère, il ſe fût rendu odieux; & voilà ce qu'on craignoit de la part de Titus. C'eſt peut-être auſſi ce qui prévint contre lui; en effet, il aimoit Bérénice, fille d'Agrippa, dernier roi de Judée; il en étoit aimé; elle logeoit dans le palais, & elle ſe conduiſoit déjà comme ſi elle eût été la femme de l'empereur. Titus la renvoya; il écarta les jeunes gens qui manquoient de mœurs; il s'attacha les citoyens éclairés & vertueux: ſa conduite diſſipa juſqu'à l'apparence du vice; il ne montra plus que des vertus, & il devint l'amour & les délices du genre humain.

Sous Tibère il falloit ſolliciter de nouveau pour être confirmé dans les graces qu'on avoit obtenues ſous Auguſte ; & depuis, chaque empereur avoit eu pour maxime de regarder comme nulles toutes les conceſſions qu'il n'avoit pas ratifiées. Titus abolit cet uſage, & confirma par un édit tout ce qui avoit été accordé avant lui. Cet exemple ne ſeroit pas bon à ſuivre, ſi on ſuccédoit à un prince diſſipateur, qui auroit diſtribué les graces ſans diſcernement.

La bienfaiſance faiſoit le caractère de Titus ; elle ſe montroit dans tous ſes réglemens, & l'empire attendoit ſes ordres, comme autant de bienfaits. On ſait ce mot : *mes*

amis, j'ai perdu un jour! mot admirable, mais ce ne ſeroit pas aſſez de le répéter : ce ne ſeroit pas même aſſez de marquer par des bienfaits chaque jour de ſon règne; un prince ſeroit inhumain, ſi pour être généreux envers ſes courtiſans, il ſurchargeoit ſes peuples, qui doivent être le principal objet de ſa bienfaiſance. Titus diminua les impôts; il refuſoit même les préſens que l'uſage autoriſoit : c'eſt ſon économie qui fourniſſoit des fonds à ſa généroſité.

En recevant le ſouverain pontificat, il déclara qu'il ne l'acceptoit que pour conſerver ſes mains pures : en effet, il ne verſa jamais le ſang d'aucun citoyen; deux patri-

ciens furent convaincus d'avoir conſpiré contre lui ; il leur fit grace, les admit à ſa table, leur donna une place à côté de lui dans un ſpectacle de gladiateurs, & leur préſenta les épées des combartans, qu'on lui avoit apportées ſuivant l'uſage ; il dépêcha même un courier à la mère de l'un des deux, pour la raſſurer ſur le ſort de ſon fils. Domitien qui ſe déclaroit ouvertement ſon ennemi, il le traita toujours avec les mêmes égards & la même conſidération ; il défendit aux magiſtrats de prendre connoiſſance des accuſations de lèze-majeſté, aimant mieux laiſſer de pareils crimes impunis, que d'expoſer les meilleurs citoyens à

être perſécutés ſous ce prétexte, il ordonna au contraire de ſévir contre les délateurs.

Ce fut la première année de ſon règne, qu'Herculanum, Pompéia, & d'autres villes furent englouties par une éruption du mont Véſuve. Les cendres volèrent en Afrique, en Egypte, en Syrie; le ciel en fut couvert à Rome, & le ſoleil obſcurci pendant pluſieurs jours. Titus, occupé des moyens de ſoulager la Campanie, aſſigna des fonds à cet effet; il envoya dans cette province deux conſulaires pour réparer les dommages autant qu'il étoit poſſible, & l'année ſuivante il s'y tranſporta lui-même.

Il y étoit encore, lorſqu'un incendie, qui dura trois jours, conſuma le capitole, le panthéon, la bibliothèque d'Auguſte, le théâtre de Pompée, & quantité d'autres édifices, il déclara qu'il répareroit à ſes frais toutes ces pertes; & pour remplir cet engagement, il vendit tout ce qu'il y avoit de plus précieux dans ſes palais.

Si jamais prince n'eut plus d'humanité, aucun n'eut auſſi, dans un ſi court eſpace, autant d'occaſions d'exercer cette vertu. L'incendie fut ſuivi d'une peſte ſi cruelle, qu'à peine en avoit-on vu de ſemblable. L'empereur, préſent partout, ſe montra comme le père du

peuple, donnant des ſecours aux uns, conſolant les autres, veillant ſur tous.

Peu de tems après, il acheva un amphithéâtre que ſon père avoit commencé, & qui aujourd'hui ſubſiſte en partie; à l'occaſion de la dédicace de cet édifice, il donna des jeux pendant trois mois. Il les jugeoit néceſſaires pour faire oublier les calamités paſſées.

C'eſt ainſi qu'il s'occupoit du bonheur des peuples, lorſqu'il fut enlevé à l'empire. Nouvelle calamité, qui répandit une conſternation générale, & que rien ne pouvoit faire oublier : le ſénat lui donna plus d'éloges après ſa mort, qu'il n'avoit prodigué de flatteries

à aucun prince vivant. Titus mourut dans sa maison de Riéti, âgé de quarante-un ans, après avoir régné deux ans, deux mois, & vingt jours.

CHAPITRE VI.

Domitien.

DOMITIEN, ſoupçonné d'avoir empoiſonné ſon frère, lui ſuccéda, & affecta de le décrier. Cependant il ne fit pas d'abord connoître tous ſes vices, & dans les commencemens on crut voir en lui quelques vertus. Il montroit du déſintéreſſement; il paroiſſoit abhorrer le ſang; il ſembloit s'occuper de la réforme des mœurs; & on prétend que la juſtice n'a jamais été adminiſtrée avec plus d'intégrité. Il étoit néanmoins peu capable de travail. Dès-lors il s'enfermoit tous les jours pendant une heure, pour prendre des

des mouches, qu'il perçoit avec un poinçon.

Sa cruauté ſe manifeſta par degrés; dès qu'une fois il eut verſé du ſang, il en répandit tous les jours davantage. Ce ne fut pas aſſez pour lui de chercher des prétextes; ſes craintes lui en firent chercher juſques dans l'avenir; il voulut avoir l'horoſcope des principaux citoyens, & il fit mourir ceux à qui le ſort promettoit quelque choſe de grand; prouvant à la fois qu'il croyoit à l'aſtrologie & qu'il n'y croyoit pas, puiſqu'il penſoit pouvoir en arrêter les effets.

Il ſe ruina en ſpectacles, en bâtimens, en profuſions de toute eſpèce : pour s'attacher les ſoldats,

il leur donna une augmentation de paye. Alors ne pouvant plus ſuffire à ſes dépenſes, il ſe livra aux rapines, & devint plus cruel que jamais : pour être criminel à ſes yeux, il ſuffiſoit d'être accuſé, quel que fût le délateur. Les actions les plus indifférentes, les paroles échappées, tout fut crime de lèze-majeſté ; & pour inſulter aux malheureux qu'il condamnoit, il parloit de clémence lorſqu'il alloit prononcer un arrêt de mort ; on redoutoit même juſqu'à ſes faveurs ; car il ne traitoit jamais mieux ceux avec qui il vivoit familièrement, que lorſqu'il avoit réſolu de les faire périr.

Il imagina un jour de donner

un ſouper dans une ſalle tendue de noir, avec tout l'appareil de la mort, & c'eſt là qu'il raſſembla les principaux des ſénateurs & des chevaliers. Quand ils ſe ſéparèrent, il voulut qu'ils fuſſent accompagnés par des gens à lui ; & quelques heures après il envoya encore chez eux, afin de leur donner de nouvelles frayeurs. C'étoient des préſens qu'il leur faiſoit ; mais il ſe réjouiſſoit de les voir alarmés : tels étoient les jeux de ce monſtre.

Les délateurs répandus de toutes parts, étouffoient juſqu'aux plus légères plaintes ; on craignoit ſes eſclaves, ſes affranchis, ſes parens, ſes amis, & perſonne n'étoit aſſuré d'échapper à la cruauté de Domi-

tien, ni ſes affranchis, ni ſa femme, ni ſes confidens les plus intimes. On conſpira enfin, & il fut aſſaſſiné dans la quarante-cinquième année de ſon âge, après avoir régné quinze ans; il fit la guerre aux Celtes, aux Daces & aux Sarmates. Après quelques ſuccès, il eut des revers, & il finit par acheter la paix de Décébale, roi des Daces.

LIVRE XIV.

CHAPITRE PREMIER.

Nerva & Trajan.

ON a de la peine à comprendre que la nature humaine puiſſe être dégradée au point où elle l'a été ſous les règnes de Caligula, Claude, Néron, Domitien. Mais quand on a vu ce que la tyrannie oſoit ſe permettre, on a peut-être plus de peine encore à comprendre que Rome ait jamais pu être gouvernée par une ſuite de princes vertueux. Nous allons cependant commencer un ſiècle, où cinq empereurs ont ſucceſſivement fait le bonheur des Romains.

Les conjurés élevèrent à l'empire M. Coccéius Nerva, né à Narni en Ombrie, d'une famille originaire de Crete. C'eſt le premier empereur qui n'ait pas été romain ou italien d'origine.

Agé de 65 à 70 ans, Nerva quoiqu'éclairé & vertueux, parut trop foible pour le fardeau dont il s'étoit chargé. On ſe plaignit que tout fût permis ſous ſon règne, comme tout avoit été criminel ſous le précédent.

Il ſut allier, dit Tacite, deux choſes auparavant incompatibles, la monarchie & la liberté. Il paroît cependant qu'il ne fut pas capable de les maintenir dans un juſte équilibre; un trait prouve

tout-à-la-fois ſa foibleſſe & ſa bonté. Dans le tems même qu'il falloit ſévir contre les délateurs, il en avoit à ſa table. La converſation étant tombée ſur un de ces hommes infâmes, *que feroit-il aujourd'hui*, demanda Nerva, *s'il vivoit encore?* quelqu'un lui répondit, *il mangeroit avec nous*, & l'empereur ne s'offenſa point de cette répartie.

Les gardes prétoriennes, à qui les mauvais princes étoient toujours chers, ſe ſoulèvèrent & demandèrent la mort des meurtriers de Domitien; il ne fut pas au pouvoir de Nerva de les contenir; & on égorgea ſous ſes yeux ceux qui lui avoient donné l'empire. Il

ne ſe diſſimula pas ſa foibleſſe, il adopta & prit pour collègue M. Ulpius Trajanus Crinitus, qui commandoit alors ſur le bas Rhin. Il mourut peu après; rien ne lui a fait plus d'honneur que d'avoir choiſi, hors de ſa famille, un prince tel que Trajan. Il a régné ſeize mois.

Trajan étoit d'Italia, ville d'Eſpagne; il n'y avoit point eu d'illuſtration dans ſa famille, juſqu'à ſon père qui parvint au conſulat; mais on trouvoit en lui les vertus & les talens qu'on peut deſirer dans un ſouverain.

Grand capitaine, il rétablit la diſcipline, & il eut des armées redoutables & victorieuſes; il marchoit toujours à pied à la tête de

ſes troupes, ſe nourriſſant des mêmes alimens que les ſoldats, ſupportant comme eux la faim, la ſoif, la fatigue, & diſpenſant avec diſcernement les peines & les récompenſes.

Sa première guerre fut contre les Daces; honteux de payer le tribut auquel Domitien s'étoit aſſujetti, il ſaiſit le premier prétexte que lui fournit Décébale, le vainquit & lui fit la loi.

Quelques années après, Décébale n'ayant pas été fidèle à ſes engagemens, cette ſeconde guerre, plus longue que la première, fut terminée par la conquête entière du pays des Daces. La colonne trajane, qu'on voit encore à Rome,

eſt le monument des victoires remportées dans ces deux guerres.

Jaloux d'exécuter le projet de Jules-Céſar, Trajan marcha contre Coſrhoès, roi des Parthes, qui avoit diſpoſé de la couronne d'Arménie; l'empereur qui regarda cette démarche comme une uſurpation ſur ſes droits, conquit ce royaume, la Méſopotamie, l'Adiabène, l'Aſſyrie, Babylone, Cteſiphon, capitale des Parthes; & l'Arabie heureuſe. Il eût deſiré d'être plus jeune, afin de porter ſes conquêtes auſſi loin qu'Alexandre; mais il avoit alors ſoixante-trois ans, & c'étoit la dix-neuvième année de ſon règne. L'empire cependant n'étoit déjà que trop étendu; & la paſ-

ſion des conquêtes eſt d'autant plus blâmable dans Trajan, qu'il étoit fait pour une gloire plus réelle & plus ſolide. C'eſt ſous ce point de vue que nous allons le conſidérer.

C'étoit l'uſage de donner le conſulat aux empereurs, le premier janvier après leur avénement. Trajan le refuſa. Il étoit abſent; il voulut ſe conformer à une loi plus ancienne que cet uſage. Il vint à Rome l'année ſuivante. Sa marche ne fut ni à charge au peuple, ni diſpendieuſe à l'état; il fit ſon entrée à pied, au milieu des acclamations.

Lorſqu'il brigua le conſulat, il obſerva ſcrupuleuſement toutes les formes uſitées, quoique ſes prédé-

ceſſeurs euſſent dédaigné de s'y ſoumettre. Il vint aux comices en habit de candidat. Après ſon élection, il ſe préſenta pour faire le ſerment. Il le répéta debout, devant le conſul qui étoit aſſis. Il ajouta qu'il ſe ſoumettoit à la colère du ciel, s'il manquoit jamais à ſes engagemens. Il voulut même que dans les vœux qu'on faiſoit tous les ans pour lui, on inſérât cette condition : *S'il gouverne comme il doit la république, & s'il procure le bien de tous.* Il penſoit qu'un ſouverain qui veut faire reſpecter les loix, doit les reſpecter lui-même.

A ſon avénement il donna, ſuivant l'uſage, une gratification aux ſoldats

ſoldats. Mais le peuple étoit ſur-tout, l'objet de ſes largeſſes. On prétend que ſous ſon règne, les diſtributions qui ſe faiſoient chaque mois, nourriſſoient deux millions de perſonnes. Il faiſoit élever les enfans dont les parens étoient dans la misère. Il avoit aſſigné à cet effet des fonds à Rome & dans les provinces. Il fonda des villes. Il en rétablit pluſieurs. Il répara la population. Il multiplia les chariots de poſte, qu'Auguſte avoit le premier établis. Il continua les grands chemins juſqu'aux extrêmités de l'empire. Enfin il orna Rome de bâtimens utiles & magnifiques, & il y forma pluſieurs bibliothèques.

Il ſuffiſoit à toutes ces dépenſes, par une économie ſage & par une vigilance éclairée ; riche, parce qu'il vivoit avec ſimplicité, il enrichiſſoit l'état, parce qu'il veilloit ſur tous ceux auxquels il confioit quelque partie de l'adminiſtration. Il auroit été difficile de commettre des rapines, ſous un prince auſſi vigilant. *Eurithme n'eſt pas Polyclete, ni moi Néron*, diſoit-il à des perſonnes qui craignoient l'intérêt que cet affranchi prenoit à une affaire ; & un jour que ce même affranchi appréhendoit qu'on le ſoupçonnât d'abuſer de ſon crédit ; *je ne crains pas ce ſoupçon pour vous*, lui dit Trajan, *je le craindrois plutôt pour moi-même*.

La ſuite de Trajan étoit modeſte. Il n'envoyoit pas devant lui des gardes pour écarter le peuple. Il vouloit que les rues fuſſent également libres pour tous les citoyens, & s'il trouvoit de l'embarras, il attendoit qu'il fût diſſipé. *Je veux être pour les autres*, diſoit-il ſouvent, *ce que je voudrois qu'un empereur fût pour moi, ſi je n'étois que particulier.*

Il reſpectoit le mérite. Il l'excitoit par des récompenſes. Il aimoit ſur-tout à trouver des talens dans les jeunes gens qui portoient un grand nom; & quoique lui-même eût peu de naiſſance, il cherchoit les occaſions de relever les anciennes familles. Il eſt inutile de remar-

quer qu'il n'y eut point de délateurs pendant ſon règne, & que la juſtice ne fut jamais mieux adminiſtrée. Les loix régnoient, parce qu'au lieu de ſe croire le maître abſolu de l'empire, Trajan ſe croyoit ſeulement le premier magiſtrat d'une république libre. En armant un préfet du prétoire, il lui dit : *Servez-vous de cette épée pour moi, ſi je gouverne bien ; contre moi, ſi je gouverne mal.* Le ſénat reprit de l'autorité ; mais par lui-même, il n'étoit pas capable de la conſerver. Elle ne pouvoit plus être que le bienfait d'un prince vertueux.

Sous les mauvais princes, l'amitié étoit bannie, les particuliers même ne la connoiſſoient pas ;

Trajan la connut, & la fit connoître. Il vivoit ſans défiance avec ſes amis qu'il ſavoit choiſir. Il alloit chez eux ſans gardes; il s'entretenoit de leurs affaires, il ſe mêloit à leurs plaiſirs, & il y avoit en quelque ſorte, entre eux & lui, un commerce d'attentions & de devoirs, comme d'égal à égal. Ses vertus ont fait pendant dix-neuf ans, le bonheur des Romains. Il mourut âgé de ſoixante-trois ans, à Selinonte en Cilicie. On lui donna le nom d'*optimus*, très-bon.

CHAPITRE II.

Adrien.

PÆLIUS Adrianus, originaire d'Italica, étoit parent de Trajan, qu'il eut pour tuteur dans ſon enfance, & dont il épouſa dans la ſuite la petite-nièce. Trajan néanmoins ne l'adopta que quelques momens avant de mourir, ſi même encore il l'adopta. Il eſt certain, qu'il ne l'aimoit pas : c'eſt ſur cette adoption vraie ou ſuppoſée qu'Adrien fut proclamé par l'armée d'Antioche. Il écrivit au ſénat qui ne pouvoit refuſer de le reconnoître.

Les Parthes avoient été vaincus,

mais ils n'étoient pas ſoumis; ils avoient même forcé Trajan à reprendre les armes. Adrien ſe hâta de leur donner la paix. Il rétablit Coſrhoès, & lui rendit toutes les provinces qu'on venoit de lui enlever. Il eût encore abandonné la Dace, s'il n'eût été retenu par la conſidération des colonies romaines que Trajan y avoit tranſportées.

Grand capitaine, Adrien ne craignoit ni les fatigues ni les dangers. Mais les Parthes paroiſſoient en quelque ſorte inacceſſibles aux Romains. Défendus par les barrières que la nature avoit élevées entre les deux empires, ils pouvoient toujours le ſoulever, & pour les retenir ſous la domination,

il auroit fallu ſoutenir des guerres continuelles & ruineuſes. C'eſt un pays dont Rome ne pouvoit s'aſſurer, qu'en exterminant les habitans. Adrien préféra la paix.

Il avoit d'ailleurs à diſſiper des troubles qui auroient pu faire des progrès. Les juifs de Cyrène avoient cruellement ravagé la Lybie & l'Egypte ; la Lycie & la Paleſtine ſe révoltoient ; une partie de la Bretagne s'étoit ſouſtraite aux Romains ; enfin les Maures & les Sarmates faiſoient des irruptions dans les provinces de leurs frontières.

Auſſi-tôt après avoir conclu la paix avec les Parthes, Adrien revint à Rome. Il remit tout ce qui

étoit dû au fiſc depuis ſeize ans ; il défendit d'en rien exiger ; & il en brûla publiquement les regiſtres, afin que perſonne ne pût être inquiété à ce ſujet. Cette libéralité, ſans exemple, fit dire de lui qu'il avoit enrichi toute la terre.

Sa libéralité ne ſe démentit jamais ; il ſe fit un devoir de ſecourir les anciennes familles, que des accidens malheureux, plutôt qu'une mauvaiſe conduite, avoient miſes hors d'état de ſe ſoutenir ; & il aſſigna de nouveaux fonds pour l'éducation des enfans, que les parens ne pouvoient pas élever. Il diſoit ſouvent : *L'empire n'eſt pas à moi, il eſt au peuple.*

Ce n'eſt pas aſſez qu'un prince

faſſe le bien par lui-même ; s'il n'empêchoit pas le mal que d'autres peuvent faire, il ne rempliroit que la moindre partie de ſes devoirs. Adrien ſe propoſa d'aſſurer la paix & d'empêcher les vexations.

Pour remplir ce double objet, il réſolut de ſe porter avec des forces par-tout où ſa préſence ſeroit néceſſaire, & il viſita toutes les provinces de l'empire. Il y en eut même où il ſe tranſporta pluſieurs fois. Il ſe faiſoit rendre compte de l'adminiſtration. Il réprimoit les abus ; il réparoit les édifices publics ; il en conſtruiſoit de nouveaux ; il ſoulageoit les peuples par une diminution d'impôts ou

par des largeſſes. Un tremblement de terre ayant ruiné en Bithynie, Nicée, Nicomédie & pluſieurs autres villes, il les rétablit toutes à ſes dépens, en ſorte qu'il mérita le titre de *reſtaurateur de la Bithynie*; il rebâtit auſſi Jéruſalem, qu'il nomma *Ælia Capitolina*.

Il ne voulut pas que ſa préſence fût à charge aux Provinces. Il voyageoit à pied, à la tête de ſes troupes; expoſé à la pluie, à la neige, au ſoleil, il campoit avec elles. Sa vie, quoique dans la paix, étoit toute militaire. Il partageoit les fatigues des ſoldats. Il ſe nourriſſoit comme eux. Il ne paroiſſoit que le premier ſoldat de l'empire; par cette conduite qui le faiſoit reſpecter des

troupes, il étoit auſſi redouté des ennemis, qu'il étoit chéri de ſes peuples ; & ſon règne fut tranquille & floriſſant.

Il prenoit rarement les titres d'empereur, de père de la patrie, de ſouverain pontife. Il n'accepta le conſulat que les deux premières années de ſon règne. Populaire au point qu'il oublioit quelquefois ſon rang, il alloit volontiers aux bains publics ſe mêler avec le peuple, & il paroiſſoit importuné des hommages des grands. Ce n'étoit pas lui faire la cour, que de venir le ſaluer, lorſqu'on n'avoit point d'affaires à lui communiquer.

Comme Trajan, il vivoit familièrement avec ſes amis ; mais natu-

ſellement ſoupçonneux, il n'étoit pas capable de leur donner la même confiance. Ni le tems ni les ſervices, rien n'aſſuroit le ſort de ceux qu'il aimoit davantage. Ce fut ſans doute par cette raiſon, que Similis, préfet du prétoire, ayant obtenu de paſſer les ſept dernières années de ſa vie dans la retraite, ordonna d'écrire ſur ſon tombeau, qu'il étoit mort âgé de ſoixante-ſeize ans, & qu'il en avoit vécu ſept.

Adrien, dans les commencemens de ſon règne, a fait mourir ſur de ſimples ſoupçons, quatre conſulaires qui avoient eu part à la confiance de Trajan. Quoiqu'avec les grands quelquefois porté à la

cruauté, il étoit généreux avec ceux qui ne lui pouvoient donner d'ombrage. Si quelqu'un lui avoit déplu, il ſe bornoit à lui écrire qu'il étoit mécontent; & lorſqu'il ſe voyoit forcé de punir, il modéroit la peine à proportion du nombre des enfans du coupable. Après ſon avénement, il dit à un homme dont il avoit été l'ennemi déclaré : *Ne craignez rien, je ſuis empereur.*

Il joignoit à une grande mémoire un eſprit vaſte & une curioſité qui le portoit à tout; verſé dans les lettres grecques & latines, il écrivoit également bien en vers comme en proſe dans l'une & l'autre langue. Il chantoit, il jouoit des inſ-

trumens, il gravoit, il peignoit. Il paroiſſoit avoir fait une étude de toutes les ſciences.

Avec ce goût pour les lettres & pour les arts, il recherchoit les ſavans & les artiſtes, & il les combloit ſouvent de ſes bienfaits. Mais il avoit la manie de vouloir paſſer pour ſupérieur dans tous les genres, & malheur à celui qui auroit affecté quelque ſupériorité ſur lui. Ayant fait bâtir un temple à la fortune de Rome, ſur un deſſin qu'il avoit fait lui-même, il envoya le plan à l'architecte Apollodore, & il lui en demanda ſon ſentiment, d'un ton qui paroiſſoit un défi. Apollodore n'étoit pas flatteur. Du tems de Trajan il avoit écouté avec

assez de dédain, des raisonnemens d'Adrien sur l'architecture. Il répondit donc que le temple n'étoit pas assez élevé pour le lieu où il étoit placé, & qu'au contraire, les statues de Rome & de Vénus étoient trop hautes pour le bâtiment; car, ajoutoit-il, quand il plaira à ces statues de se lever & de sortir, elles ne le pourront pas. Adrien ne pardonna pas cette critique; il bannit Apollodore, & la même année il le fit mourir sous quelques faux prétextes.

Après une suite de maladies compliquées qui firent des progrès pendant trois ans, Adrien termina sa vie dans les tourmens les plus cruels. La douleur l'avoit rendu

furieux. Il demanda un poignard ou du poiſon, & dans ſon déſeſpoir, il ordonna la mort de pluſieurs ſénateurs, ſe plaignant d'être le maître de la vie des autres, & de ne pouvoir diſpoſer de la ſienne.

Quelques mois avant ſa mort, il adopta T. Aurélius-Fulvius-Boionius-Antoninus : *je ſais bien*, diſoit-il, *qu'Antonin eſt de tous ceux que je connois celui qui deſire le moins l'empire ; mais je ſais auſſi que perſonne n'eſt plus capable de bien gouverner.* Il lui fit adopter L. Commodus & M. Annius Verus. Il étoit dans la ſoixante-deuxième année de ſon âge, & dans la vingt-deuxième de ſon règne.

Adrien a eu des vices dont nous n'avons pas parlé. Il eſt triſte d'en trouver dans un prince qui a fait le bonheur des peuples, qui a voulu l'aſſurer après lui, & qui a choiſi des ſucceſſeurs tels qu'Antonin & Marc-Aurèle.

CHAPITRE III.

Antonin.

LES tems les plus heureux ſont les moins féconds pour l'hiſtoire. Le règne d'Antonin offre ſi peu d'événemens, qu'on peut oublier l'empire pour ne s'occuper que du prince. Ce n'eſt pas que l'adminiſtration du ſouverain éclairé & vertueux ne puiſſe fournir un grand nombre d'obſervations intéreſſantes & inſtructives; mais ces obſervations ſont préciſément ce qui échappe au commun des hiſtoriens. D'ailleurs, il faut l'avouer, l'hiſtoire des monarchies eſt bien aride; les monarques ſont foibles, or

paroît ne faire que des ſatyres qui ſe reſſemblent; & s'ils ont des lumières & des vertus, on paroît ne faire que des panégyriques qui ſe reſſemblent encore.

Antonin étoit originaire de Nîmes. Sa famille très-ancienne, mais étrangère à Rome, ne parvint que tard aux magiſtratures. Il montra ſur le trône toutes les vertus. Il n'eut aucun vice, & il fit ſon bonheur d'être aimé des peuples. *Que je ſerois malheureux, ſi je découvrois que je ſuis haï d'un grand nombre de mes concitoyens*, dit-il à l'occaſion d'une conſpiration qui ſe forma dès le commencement de ſon règne, & dont il arrêta les recherches.

Sans précipitation & ſans foibleſſe, il veilloit ſur toutes les parties du gouvernement avec une égalité d'ame, qui aſſuroit le bonheur des peuples, & qui le rendoit en quelque ſorte invariable. Il réparoit au moins par ſes ſoins éclairés & généreux les maux que la prudence humaine ne peut ni prévoir ni empêcher. Il y eut des incendies à Rome, à Narbonne, à Antioche, à Carthage; & un tremblement de terre ruina les villes de Cos, de Rhodes, & pluſieurs encore dans la Lycie & dans la Carie. *Je n'ai rien à moi*, diſoit Antonin, *depuis que je ſuis empereur*, & ſa bienfaiſance, qui ne ſe laſſoit jamais, ſe montroit ſur-tout

dans les calamités publiques. Alors, il n'avoit en effet rien à lui ; ſon patrimoine même étoit employé au ſoulagement des malheureux.

Simple dans ſes mœurs, la nature ſembloit l'avoir fait tout ce qu'il étoit. Il jouiſſoit des avantages attachés à ſon rang, comme s'il en eut toujours joui ; & il s'en paſſoit plus volontiers, ſans s'appercevoir qu'ils lui manquoient. Contre la coutume des autres empereurs, il voulut n'être ſervi que par des eſclaves.

Avant lui, on étoit dans l'uſage de récompenſer un gouverneur de province, en lui donnant un meilleur gouvernement. Au lieu de déplacer ceux qui ſe conduiſoient bien,

Antonin les laiſſoit où ils ſe trouvoient, & les récompenſoit d'ailleurs. Il les choiſiſſoit avec un tel diſcernement, qu'on eût ſouvent dit qu'il leur communiquoit ſes lumières & ſon intégrité.

Incapable de jalouſie & de ſoupçons, il donnoit de la conſidération au ſénat, dont il ne paroiſſoit que le miniſtre. Il reſpectoit le peuple; il protégeoit les lettres; il vivoit avec confiance au milieu de ſes amis. Il y a un trait de ſa vie qui peut faire juger de la douceur de ſon caractère. Lorſqu'il étoit proconſul d'Aſie, il ſe logea, en arrivant à Smyrne, dans la maiſon du ſophiſte Polémon, qui étoit alors abſent. Polémon étonné à ſon re-

tour de trouver ſa maiſon occupée, ſe plaignit & demanda qu'elle lui fût rendue. Bien des proconſuls auroient prouvé à ce ſophiſte que ſa maiſon n'étoit pas à lui. Antonin aima mieux la lui rendre : quoique ce fût au milieu de la nuit, il délogea ſur le champ. Lorſqu'après ſon avénement, Polémon vint à Rome pour lui faire ſa cour ; il le reçut comme ancien hôte, voulut le loger dans ſon palais ; & ayant donné des ordres à cet effet, il ajouta, *ſur-tout qu'on ne le déloge pas.*

Chéri des Romains, Antonin fut conſidéré chez toutes les nations. Vologèſe, roi des Parthes, marchoit pour ſe rendre maître de l'Arménie ;

ménie : l'empereur lui écrivit, ce roi ſe retira. Les barbares le prirent ſouvent pour arbitre de leurs différens, & les rois s'empreſsèrent de lui rendre des hommages. Il parut régner ſur tous les peuples connus.

Dès la ſeconde année de ſon règne, il donna le titre de Céſar, & ſa fille Fauſtine à Annius Verus, connu ſous le nom de Marc-Aurèle. Il le déſigna pour être conſul avec lui l'année ſuivante, & quelques années après il lui aſſura l'empire auquel il l'aſſocia. Quant à L. Commodus, il ne paroiſſoit le ſouffrir, que parce qu'Adrien le lui avoit donné; il ne lui accorda jamais le titre de Céſar, & il ne l'é-

leva que tard au conſulat. Il permit ſeulement qu'on le qualifiât de *fils d'Auguſte.*

Antonin mourut dans la ſoixante-quatorzième année de ſon âge, après un règne de vingt-deux ans. Ses vertus lui méritèrent le ſurnom de *Pius*, mot pour lequel nous n'avons point d'équivalent, & elles firent du nom d'Antonin un titre auguſte, que ſes ſucceſſeurs furent jaloux de porter ou qu'ils refusèrent par modeſtie.

CHAPITRE IV.

Marc-Aurèle.

LA famille de Marc-Aurèle prétendoit remonter juſqu'à Numa. Cette chimère pouvoit la flatter; mais il ſuffiſoit d'avoir été adopté par Antonin. Il paroît que ſon biſayeul eſt le premier qui ſe ſoit élevé aux magiſtratures. Après ſon avénement, il donna le nom de *Verus* à L. Commodus, ſon frère adoptif, & il prit lui-même celui d'Antonin. C'eſt ſous ce dernier nom qu'il eſt ordinairement déſigné dans l'hiſtoire.

Sous les empereurs, la philoſophie des ſtoïciens étoit devenue la

ſecte dominante ; toujours en contraſte avec les mœurs publiques, elle affichoit la morale la plus auſtère, dans ces tems où le luxe ſe portoit au dernier excès. Elle devoit par conſéquent former des enthouſiaſtes.

Or, l'enthouſiaſme eſt d'autant plus contagieux, qu'on ſeroit honteux d'échapper à la contagion. On en prend donc au moins le langage. Ainſi, un grand nombre ſe donnoit pour ſtoïciens, & il leur ſuffiſoit de le paroître.

D'autres l'étoient ſincérement. Le malheur des tems ſembloit leur en faire une néceſſité, car les vertus ſtoïques leur offroient des motifs de conſolation, & leur ouvroient

un aſyle contre la tyrannie.

Né ſous Adrien, Marc-Aurèle n'avoit vu que deux règnes heureux & floriſſans, où l'on ne ſentoit pas le même beſoin de ſes vertus. Il les eut toutes cependant: c'eſt qu'il les trouva en lui; ayant eu dès l'âge de douze ans occaſion de connoître la philoſophie des ſtoïciens, il s'attacha principalement à la morale. Cette étude ne fit que lui découvrir les principes qui régloient à ſon inſu toutes ſes actions; & on eût pu remarquer qu'il étoit ſtoïcien, avant d'avoir penſé à l'être. Auſſi, le fut-il toujours, & il le fut ſans oſtentation. Les vertus les plus ſublimes paroiſſoient ſimples comme lui, parce

qu'elles prenoient ſon caractère. Parvenu à l'empire à l'âge de quarante ans, il confirma cette maxime de Platon : *les peuples ſeront heureux, quand les philoſophes ſeront rois, ou quand les rois ſeront philoſophes.* Il frémiſſoit néanmoins, lorſqu'il ſongeoit au fardeau dont il s'étoit chargé.

Antonin l'avoit préféré à L. Verus, dont il connoiſſoit les vices. Cependant Marc-Aurèle ſe hâta de partager tous ſes titres avec ce frère adoptif ; & Rome eut des Auguſtes Cette action, quoique généreuſe, eſt inexcuſable. Comment ne frémiſſoit-il pas, lorſqu'il ſe voyoit un collègue qui n'étoit pas digne de commander, & qui pouvoit lui ſurvivre ?

La mort d'Antonin parut aux ennemis une conjoncture favorable pour attaquer l'empire. Les Parthes entrèrent dans l'Arménie, surprirent l'armée romaine, la taillèrent en pièces, & portèrent le ravage jusque dans la Syrie : d'un autre côté, les Cattes couroient impunément la Germanie ; & il y avoit encore des soulevemens dans la Bretagne.

Marc-Aurèle envoya contre les Parthes L. Verus, qu'il se flattoit de retirer de la molleſſe, en lui fourniſſant une occaſion de se signaler. Il chargea deux de ses généraux des deux autres guerres, & il resta lui-même en Italie, où plusieurs fléaux rendoient sa présence

néceſſaire ; un débordement du Tibre avoit renverſé une partie de Rome, & cauſé de grands dommages dans la campagne ; des tremblemens de terre, ſurvenus preſqu'en même tems, avoient ruiné pluſieurs villes. L'air étoit infecté d'une multitude d'inſectes, & la famine commençoit à ſe faire ſentir. Marc-Aurèle fut préſent partout avec une bienfaiſance ingénieuſe à ſoulager les peuples, & ſes vertus parurent les conſoler des maux auxquels il ne pouvoit pas remédier.

Il ne reſte aucun détail des campagnes faites en Bretagne & en Germanie. Quant à la guerre contre les Parthes, on ſait que L. Verus

ne la fit pas. Il s'arrêta dans tous les lieux où il trouva des plaiſirs conformes à ſes penchans. Il fit ſon ſéjour ordinaire à Antioche, allant, ſuivant la ſaiſon à Daphné & à Laodicée, & vécut dans la débauche pendant que ſes généraux, Avidius Caſſius & Martius Verus, remportèrent des victoires: ils forcèrent à la paix Vologèſe, roi des Parthes. Flatté cependant de ſes ſuccès auxquels il avoit ſi peu de part, il commençoit à ſouffrir impatiemment un collègue qui le gênoit; & on voyoit qu'il eût ſecoué le joug, ſi la choſe eût été en ſon pouvoir.

Il revint à Rome après cinq ans d'abſence. La peſte étoit alors parmi

les troupes qu'il ramenoit, & il n'avoit pris aucune précaution pour l'empêcher de se répandre. Elle passa avec lui de province en province, parcourut l'empire pendant plusieurs années, dépeupla sur-tout l'Italie, laissa plusieurs terres sans culture, & occasionna une famine.

Ce fléau continuoit depuis trois ans, lorsque les Marcomans, les Quades, les Suèves, les Sarmates, les Allemands, les Vandales, les Daces, & d'autres barbares, prirent les armes en même tems. Ils dévastèrent la Pannonie, firent des courses dans la Grèce, & pénétrèrent jusques dans le Péloponèse.

Cette guerre, une des plus grandes que l'empire eût soutenues jus-

qu'alors, arriva dans la conjoncture la plus triſte; car les ſecours donnés pendant les calamités publiques avoient abſolument épuiſé les finances; & la dépopulation, cauſée par la peſte, ne laiſſoit pas aſſez de citoyens pour compléter les troupes. Il fallut enrôler des eſclaves & des gladiateurs; & il auroit fallu mettre de nouveaux impôts, ſi Marc-Aurèle n'eût pas préféré de vendre les meubles de ſes palais.

Le ſénat ayant arrêté que les deux Auguſtes marcheroient contre les peuples de la Germanie, ils partirent pour Aquilée. Ce réglement avoit été fait de concert avec Marc-Aurèle, qui ne vouloit ni

laiſſer Verus à Rome, ni lui confier le commandement de l'armée; heureuſement pour l'empire, la mort enleva ce collègue quelques mois après; plus maître alors de faire le bonheur des peuples, Marc-Aurèle n'en parut que plus grand. Nous avons peu de détails ſur la guerre de Germanie. On voit que les barbares infidèles à tous leurs engagemens, ne connoiſſoient d'autre droit que celui du plus fort. Ils faiſoient la paix lorſqu'ils avoient été vaincus; & lorſqu'ils croyoient avoir réparé leurs forces, ils recommençoient la guerre. On pouvoit prévoir dès-lors qu'ils extermineroient les Romains, ou qu'ils ſeroient eux-mêmes exterminés.

Après

Après cinq ou ſix campagnes, Marc-Aurèle les ayant réduits à demander la paix, ſongeoit à les mettre hors d'état de reprendre les armes de long-tems, lorſqu'il ſe vit forcé de terminer promptement avec eux, & de leur accorder des conditions plus favorables. Sur un faux bruit de ſa mort, Avidius Caſſius qui l'avoit répandu lui-même, venoit de ſe faire proclamer empereur.

Pendant la guerre des Parthes, ce capitaine avoit déjà paru ſuſpect à L. Verus, qui l'eût condamné ſur de ſimples ſoupçons s'il en eût été le maître. Voici la réponſe de Marc-Aurelé à ſon frère qui l'invitoit à ſévir.

« J'ai reçu votre lettre. Elle dé-
» cèle une inquiétude qui fait in-
» jure à notre adminiſtration. Si
» les dieux ont réſolu de donner
» l'empire à Caſſius, il n'eſt pas
» en notre pouvoir de l'empêcher ;
» & s'ils ne l'ont pas réſolu, il ſe
» perdra lui-même, ſans que nous
» devenions cruels. Vous ſavez le
» mot de votre ayeul Adrien : *ja-*
» *mais on n'a fait mourir ſon ſuc-*
» *ceſſeur*. Ajoutez que nous ne pou-
» vons pas faire le procès à un
» homme que perſonne n'accuſe,
» & qui eſt aimé des ſoldats. D'ail-
» leurs dans les crimes de lèze-ma-
» jeſté, le public croit preſque tou-
» jours qu'on fait injuſtice à ceux
» mêmes qui en ſont viſiblement

» convaincus ; avez-vous oublié
» ce que disoit encore Adrien : *tel*
» *est le sort des princes ; on ne croit*
» *aux conspirations qui se font contre*
» *eux, que lorsqu'on les voit assas-*
» *siner.* Domitien est le premier qui
» ait dit ce mot ; mais j'ai mieux
» aimé vous le citer d'Adrien,
» parce que les pensées des tyrans
» n'ont pas le poids de celles des
» bons princes. Servons-nous donc
» de Cassius, puisque c'est un grand
» capitaine, nécessaire à la répu-
» blique. Quant à mes enfans dont
» vous voudriez procurer la sûreté
» par sa mort, qu'ils périssent, si
» Cassius mérite plus d'être aimé,
» & si sa vie est plus utile à l'é-
» tat ».

Quoique l'événement ait confirmé les ſoupçons de L. Verus, on ne peut qu'applaudir à la conduite de Marc-Aurèle. Il eſt de la ſageſſe de ne pas ſoupçonner légèrement un homme qui a rendu des ſervices, & qui en peut rendre encore. Il y auroit même de la cruauté & de la puſillanimité à le condamner pour des crimes, dont on ne peut pas le convaincre.

Marc-Aurèle gémiſſoit de ſe voir engagé dans une guerre civile. Mais ſans inquiétude ſur l'événement, il ne deſiroit la victoire, que pour rendre Caſſius fidèle à force de bienfaits. *Je veux prouver*, diſoit-il, *qu'on peut faire un bon uſage, même*

des guerres civiles. Caſſius, trois mois après ſa révolte, ayant été tué par un centurion, l'empereur ſe plaignit qu'on l'eût enlevé à ſa clémence, & il ne ſongea plus qu'à ſauver les complices de ce rebelle. Il écrivit au ſénat. « Je vous prie, je vous conjure de vous départir de votre ſévérité ordinaire, & de ne pas faire ce tort à ma clémence ou plutôt à la vôtre, de condamner perſonne à la mort. Rappelez même ceux que vous avez exilés, & que les proſcrits jouiſſent de leurs biens ; plut à dieu pouvoir encore rendre la vie à ceux qui l'ont perdue. Je ne puis approuver dans un empereur la vengeance de ſes injures perſon-

nelles ; elle paroît toujours trop grande, quelque juſte qu'elle puiſſe être. Pardonnez donc aux enfans de Caſſius, à ſa femme, à ſon gendre. Que dis-je ? ils ne ſont pas coupables. Qu'ils conſervent leurs jours, leurs biens, leur liberté pour apprendre qu'ils vivent ſous Marc-Antonin, & pour être partout où ils iront, une preuve de votre piété & de la mienne. Ce n'eſt certainement pas une grande clémence que de pardonner aux enfans & aux femmes des coupables. Je vous demande encore d'exempter de la mort, de la proſcription, de l'infamie & de toute injure, les ſenateurs & les chevaliers qui ont trempé dans la conſ-

piration. Accordez cela aux tems où je gouverne la république, afin qu'on excuſe la mort de ceux qui ont été dans le dernier tumulte ». Quand la vertu ſe montre avec cette ſimplicité, quels ſentimens touchans & délicieux elle répand dans les ames honnêtes!

Marc-Aurèle étant allé en Aſie, où il rétablit l'ordre, tout l'Orient lui rendit des hommages. Il parut aux peuples & aux rois, comme une divinité bienfaiſante qui aſſure le calme par ſa préſence. A ſon retour à Rome, d'où il étoit abſent depuis ſept ans, il fut reçu avec les démonſtrations de la joie la plus vive & la plus ſincère; il remit aux provinces de l'empire tout ce

qui étoit dû au fiſc, pour les quarante-ſix ans écoulés depuis la remiſe faite par Adrien.

Cependant les Marcomans, les Sarmates & d'autres peuples de Germanie avoient repris les armes; forcé de marcher contr'eux, Marc-Aurèle demanda au ſénat la permiſſion de prendre dans le tréſor public, les fonds qui lui étoient néceſſaires. *Car*, diſoit-il, *rien n'eſt à moi, le palais même que j'habite vous appartient.* C'eſt ainſi qu'il ſaiſiſſoit toutes les occaſions de relever le premier ordre de la république; & c'eſt auſſi de lui ſurtout qu'on a pu dire qu'il allioit deux choſes, trop ſouvent incompatibles, la monarchie & la liberté.

comme Trajan, il dit au préfet du prétoire : *Je vous donne cette épée pour me défendre, tant que je m'acquitterai fidélement de mon devoir ; mais elle doit ſervir à me punir, ſi j'oublie que mon devoir eſt de faire le bonheur des Romains.* Il ne s'oublia jamais. Magiſtrat plutôt que ſouverain, il fut le ſalut de la république dans des tems malheureux, où les barbares commençoient à devenir redoutables, & où des fléaux de toute eſpèce paroiſſoient conſpirer la ruine de l'empire. On remarque qu'il a le premier élevé un temple à la bienfaiſance. Dans un ſiècle idolâtre, il étoit fait pour partager le culte avec cette divinité. Rome le perdit, lorſ-

qu'il avoit remporté les plus grands avantages ſur les barbares, & qu'il ſe flattoit avec raiſon de les réduire. Il étoit ſur la fin de la cinquante-neuvième année de ſon âge, & il en avoit regné dix-neuf & quelques jours. Il laiſſa l'empire à Commode ſon fils.

CHAPITRE VI.

Depuis la mort de Marc-Aurele juſqu'à celle de Caracalla.

COMMODE, né peu après l'avénement de ſon père, eſt le premier empereur qui ait été élevé dans la pourpre. Il étoit ſimple, timide, & par lui-même peu porté au vice, dit Dion, qui a vécu ſous ſon règne; mais, ajoute cet hiſtorien, cette ſimplicité & cette timidité le rendirent plus facile aux impreſſions des hommes corrompus qui l'entouroient. En effet, la flatterie qui le prit au berceau, en fit un monſtre.

Fauſtine, fille d'Antonin & femme

de Marc-Aurèle fut, ſans doute, une des premières cauſes des vices de ſon fils ; car cette princeſſe s'eſt elle-même déshonorée par ſes dérèglemens. Or, ſi les careſſes & les complaiſances d'une mère vertueuſe ſont dangereuſes, parce que ce ſont des foibleſſes ; que pouvons-nous attendre des careſſes & des complaiſances d'une mère qui donne l'exemple du vice ?

Marc-Aurèle, qui vit le mal, le vit trop tard, & n'y remédia pas. Il eſt vrai qu'il écarta les corrupteurs, qu'il mit auprès de ſon fils des hommes vertueux, & qu'il ſacrifia des momens pour l'inſtruire lui-même. Mais Commode ne ſe conſoloit pas d'être ſéparé des per-

ſonnes qui flattoient ſes vices : il s'opiniâtra dans ſon chagrin, il en tomba malade ; & ſon père trop foible eut la complaiſance de les lui rendre. Une plus grande faute qu'il commit encore, c'eſt qu'il le fit déclarer Auguſte, choſe juſqu'alors ſans exemple. Il falloit ou que la tendreſſe l'aveuglât, ou qu'il pensât qu'on ne change pas la deſtinée.

Commode avoit dix-neuf ans, lorſqu'il parvint à l'empire. Impatient de ſe débarraſſer de la guerre, il n'eut rien de plus preſſé que de faire la paix avec les barbares, & il l'acheta. A ſon retour à Rome il fut reçu avec toutes les marques de l'amour que le peuple con-

ſervoit pour les deux Antonins.

Il parut d'abord avoir quelques égards pour les miniſtres que Marc-Aurèle lui avoit laiſſés. Mais bientôt il ne donna ſa confidence qu'à des affranchis qui faiſoient un trafic des emplois, & il n'eut pas honte de partager avec eux les gains infames, qu'il leur laiſſoit faire. Afin même d'avoir plus de graces à vendre, il déſigna pour une ſeule année, juſqu'à vingt-cinq conſuls. Il porta l'impudence au point qu'il faiſoit écrire ſur les regiſtres publics, ſes actions les plus honteuſes.

Auſſi odieux que mépriſable, il ſuſcita contre lui pluſieurs conſpirations. La première dans laquelle entra Lucile ſa propre ſœur, fut

découverte, & coûta la vie à tous ceux que le tyran cruel ou avide enveloppa dans ſes proſcriptions. Il échappa encore à la ſeconde ; la troiſième en délivra l'univers. Marcia ſa concubine, Létus, préfet du prétoire, l'affranchi Electe, grand-chambellan, découvrirent qu'il avoit réſolu leur mort, & ils le prévinrent. Ce monſtre fut étranglé par un gladiateur, dans la trente-deuxième année de ſon âge, & dans la treizième de ſon règne.

Létus donna l'empire à P. Helvius Pertinax, ſoldat de fortune, âgé de ſoixante-ſept ans, ſans naiſſance, ou plutôt d'une naiſſance vile. Ce vénérable vieillard, né

d'un eſclave, avoit paſſé par tous les emplois militaires. Marc-Aurèle, dont il mérita l'eſtime, lui donna ſucceſſivement le commandement des armées dans pluſieurs provinces, le fit ſénateur, & l'éleva au conſulat. Il étoit alors préfet de Rome. En acceptant l'empire, il réunit le vœu du ſénat & du peuple.

Pendant quatre-vingt & quelques années les Romains avoient été heureux par les vertus des grands princes qui les gouvernoient. Les armées accoutumées à la diſcipline, avoient oublié qu'elles pouvoient diſpoſer de l'empire, & la ſageſſe des ſouverains faiſoit régner les loix.

Sous Commode, le déſordre ſe reproduiſoit tout à coup. Occupé à corrompre les troupes, ce prince leur apprit qu'il n'étoit puiſſant que par elles; & dès-lors les ſoldats ne voulurent plus ſur le trône que des tyrans, qui odieux comme lui, fuſſent intéreſſés à les ménager.

Pertinax, occupé à réformer les abus, veilloit ſur toutes les parties du gouvernement. Il acquittoit les dettes de l'état, il rétabliſſoit les finances, il encourageoit l'agriculture, il remettoit la diſcipline en vigueur, & on voyoit déjà renaître les tems des Antonins. Tant de vertus ſoulevèrent les gardes prétoriennes. Létus lui-même les arma contre un

prince qu'il n'avoit élevé que par des vues d'ambition ; & Pertinax fut maſſacré, après un règne de trois mois.

Flavius Sulpicianus, ſon beau-père, demanda l'empire aux ſoldats. Ils lui déclarèrent qu'ils en diſpoſeroient en faveur de celui qui leur donneroit davantage, & auſſi-tôt ils le mirent à l'enchère. M. Didius Julianus oſa ſe préſenter. Les deux concurrens enchérirent l'un ſur l'autre, & l'empire fut adjugé à Didius.

Le ſénat ne fit aucune difficulté de reconnoître cet empereur. Mais pendant qu'il s'humilioit, le peuple moins capable de diſſimulation, ſe ſouleva. Il traita Didius

d'uſurpateur, de parricide; il fit des imprécations contre lui, contre les ſoldats; & il ſe retira dans le champ de Mars, où il paſſa la nuit & le jour ſuivant à implorer le ſecours de tous les généraux, & nommément celui de Niger, qui commandoit en Syrie.

C. Peſcennius Niger, d'une naiſſance médiocre, mais grand capitaine, avoit exercé le conſulat avec diſtinction. Appelé par le peuple de Rome, aimé dans ſon gouvernement & généralement eſtimé, il fut reconnu dans toutes les provinces de l'Aſie. Mais dans le même tems deux autres généraux furent proclamés par leurs troupes, Decimus Claudius Albinus en Breta-

gne, & L. Septimus Severus en Illyrie.

Albinus avoit de la naiſſance & du courage, & Marc-Aurèle qui l'avoit employé, avoit paru en faire cas. Il falloit pourtant qu'il eût bien des vices, puiſqu'on l'appeloit le Catilina de ſon ſiècle.

Sévère étoit un mélange de bonnes & de mauvaiſes qualités. Actif, vigilant, laborieux, faux, ſans probité, ſans foi, il étoit capable de tout oſer, & de porter dans ſes entrepriſes la hardieſſe, la confiance & la promptitude. Il marcha ſur-le-champ à Rome.

A cette nouvelle, les prétoriens

abandonnèrent Didius qui leur avoit promis plus qu'il n'avoit pu leur donner, & le ſénat qui le condamna auſſi-tôt à mort, le fit exécuter dans le palais même. Sévère, à ſon arrivée à Rome, reprocha aux gardes prétoriennes, le meurtre de Pertinax, l'empire mis à l'enchère, leur infidélité envers Didius, & il les caſſa. Il créa enſuite une nouvelle garde, qu'il compoſa des ſoldats de tous pays, & qui, par cette raiſon, devenoit plus difficile à diſcipliner. Il paroît qu'il la forma quatre fois plus nombreuſe, ce qui fut une nouvelle charge pour l'état, parce que la paye des gardes prétoriennes étoit plus forte que celle des autres troupes.

Cependant cette garde, quelque puiſſante qu'elle fût, ne pouvoit plus ſe promettre de diſpoſer de l'empire. Les armées lui enlevoient ce droit. Le choix d'un empereur devoit être le ſujet d'une guerre civile. L'Orient & l'Occident armoient contre Sévère.

Dans l'impuiſſance de faire face à tous ſes ennemis, Sévère feignant de rechercher l'amitié d'Albinus, le déſigna pour ſon ſucceſſeur, afin de ne l'avoir pas pour concurrent, Albinus y fut trompé.

Niger perdit trois batailles & la vie. Sévère ne pardonna ni aux provinces, ni aux villes, ni aux particuliers qui s'étoient déclarés

pour ſon ennemi. Il n'eut aucun égard à la néceſſité qui avoit pu les engager dans ce parti ; & ſes proſcriptions forcèrent les ſoldats de Niger à ſe retirer chez les Parthes, auxquels ils apprirent l'uſage des armes romaines.

Les Gaules furent le théâtre de la guerre contre Albinus. Après une bataille ſanglante, ce général vaincu, s'enferma dans Lyon, où il ſe tua, & cette ville fut réduite en cendre. Cruel & avare, Sévère pourſuivit tous ceux qui avoient eu quelque liaiſon avec Albinus, & ſous ce prétexte il enveloppa dans ſes proſcriptions un grand nombre de citoyens riches ; vainqueur de ſes ennemis, il fit décla-

rer Auguſte, par un décret du ſénat, ſon fils Buſcien, auquel il avoit donné le nom d'Antonin, & qu'on nomme Caracalla. Il marcha enſuite contre les Parthes, ſur leſquels il remporta de grands avantages.

Il avoit pour maxime d'enrichir les gens de guerre & de s'embarraſſer peu du reſte des citoyens. Avec cette politique, il acheva de perdre la diſcipline militaire. Cependant il n'enrichiſſo t pas les ſoldats, qu'il rendoit auſſi diſſipateurs qu'avides, & il ruinoit l'empire par des vexations de toute eſpèce. Si .cette politique étoit ſuivie dans ſes ſucceſſeurs, comme on avoit lieu de le préſumer, il devoit

devoit arriver un tems où les provinces réduites à la misère, ne pourroient plus fournir aux dépenſes de l'état, & où cependant il ſeroit d'autant plus difficile d'enrichir les gens de guerre, qu'on les auroit accoutumés à de plus grandes largeſſes.

Sévère avoit donné toute ſa confiance à Plautien, préfet du prétoire; & cet homme étoit auprès de lui ce que Séjan avoit été auprès de Tibère. Il le gouvernoit entièrement. Plautien cependant de la plus baſſe naiſſance, banni dans ſa jeuneſſe pour des crimes, abuſoit inſolemment du pouvoir, & s'enrichiſſoit par les voies les plus odieuſes. Cette confiance de

la part de Sévère étonnoit d'autant plus qu'il étoit extrêmement jaloux de ſon autorité, & que d'ailleurs il ſavoit diſcerner les hommes de mérite & les employer.

Il paroiſſoit ne manquer au préfet du prétoire que de s'allier de l'empereur. Sevère n'eut pas honte de préférer cette alliance à celle des plus illuſtres familles, & Caracalla épouſa la fille de Plautien, qui lui apporta des richeſſes immenſes. Mais ce mariage prépara la ruine du préfet du prétoire. De tout tems odieux à Caracalla, il lui devint plus odieux encore, parce que ce prince avoit été forcé d'épouſer une femme qu'il n'aimoit

pas. Il connut aux menaces du fils de Sévère, à quoi il étoit exposé. Pour prévenir sa perte, il trama une conspiration; & il perdit la vie, lorsqu'il aspiroit à l'empire.

Le commandement des gardes prétoriennes fut donné à Papinien. Comme le prétoire étoit devenu un tribunal, & que le préfet, au nom de l'empereur, jugeoit souverainement, il étoit de la plus grande importance que cette place fût occupée par un homme vertueux, juste & versé dans les loix. Tel étoit Papinien. Ce choix fit d'autant plus d'honneur à Sévère, qu'il devint lui-même plus juste & moins cruel, dès qu'il eut don-

né ſa confiance à ce miniſtre.

Six ans après, lorſqu'il étoit en Bretagne, où il venoit de terminer heureuſement la guerre, ſon fils Caracalla attenta à ſes jours, & il mourut d'une maladie à laquelle le chagrin parut avoir beaucoup de part. Il a régné près de huit ans, & en a vécu ſoixante-ſix.

Il laiſſa l'empire à ſes deux fils, Caracalla & Géta, qu'il avoit fait Auguſtes. De tout tems odieux l'un à l'autre, ces deux princes ſe haïrent encore davantage lorſqu'ils partagèrent l'autorité; également vicieux & faits pour les mêmes attentats, ils ſe tendirent mutuellement des embûches, & il en

coûta la vie au plus jeune. Caracalla l'égorgea dans les bras même de ſa mère. Il fit enſuite mourir Papinien, qui, refuſant de juſtifier ce forfait, lui dit qu'il n'étoit pas auſſi facile de juſtifier un parricide que de le commettre; & pour appaiſer les ſoldats il leur donna une augmentation de paye, & il leur prodigua les tréſors que ſon père avoit amaſſés.

On pourroit appeller Caracalla, non pas un tyran, mais le deſtructeur des hommes, remarque M. de Monteſquieu. *Caligula, Néron, Domitien, bornoient leurs cruautés dans Rome; celui-ci alloit promener ſa fureur dans tout l'univers.* En effet il s'abreuva de ſang

dans les Gaules, en Asie & en Egypte. C'est ainsi qu'il régnoit depuis six ans, lorsqu'Opilius Macrinus, préfet du prétoire, le fit assassiner sur le chemin d'Edesse à Carres. Il étoit dans sa trentième année.

CHAPITRE VII.

Juſqu'à l'avénement de Valérien.

LES déſordres qui avoient commencé à Commode, continuèrent & allèrent même en croiſſant juſqu'au règne de Dioclétien. Dans cet intervalle qui eſt d'un ſiècle, je n'ai d'autre objet que de conſidérer comment le deſpotiſme, qui met toute ſa confiance dans les ſoldats, & qui compte pour rien le reſte des citoyens, dégénère dans une anarchie militaire, pendant laquelle les deſpotes, précipités preſqu'auſſi rapidement qu'élevés, paroiſſent monter ſur le trône comme ſur un écha-

faud où ils doivent perdre la vie.

Macrin, né en Mauritanie, dans la condition la plus vile, obtint l'empire. Les troupes qui regrettoient Caracalla, ignoroient qu'il en fût l'aſſaſſin. Mais il ne tarda pas à les aliéner, parce qu'il voulut les aſſujettir à la diſcipline, & les réduire à la ſolde qu'elles avoient eue ſous Sévère. Elles furent vaincues par les Parthes, & elles rejettèrent ſur lui la honte de leurs défaites. Enfin elles découvrirent ou ſoupçonnèrent au moins qu'il étoit le meurtrier de Caracalla. Une femme profita de ce mécontentement, & donna un chef à l'empire.

Sévère avoit épouſé une fille de

Baſſien, pontife du ſoleil, ou d'Elagabal à Emèſe en Phenicie; & Mœſa, autre fille de ce pontife, venoit de quitter la cour après la mort de Caracalla, & s'étoit retirée à Emèſe avec ſes deux filles, Soémie & Mamée, & ſes deux petits-fils, Baſſien & Alexien. Elle fit pontife du ſoleil le plus âgé de ſes petits-fils, connu ſous le nom d'Héliogabale, & bientôt après, elle oſa tenter de le faire empereur.

On commençoit déjà à croire que la naiſſance donnoit quelques droits à l'empire. Il falloit même qu'on pensât que le fils naturel d'un Auguſte pouvoit y prétendre avec autant de titre qu'un fils légitime;

car Mœsa, pour faire réussir son projet, répandit qu'Héliogabale étoit adultère de Caracalla avec Soémie; des soldats qui étoient aux environs d'Emèse, & qu'elle corrompit par des largesses, feignirent d'ajouter foi à ce bruit scandaleux, & saluèrent empereur Héliogabale. Macrin envoya des troupes qui se joignirent aux rebelles. Vaincu peu après, forcé de s'enfuir, il fut arrêté, & perdit la vie après un an & deux mois de règne.

Héliogabale n'avoit que quatorze ans. Mœsa régna; elle accompagnoit son petit-fils au sénat: elle prenoit place auprès des consuls, & opinoit; une femme sénateur étoit une chose qu'on n'avoit

point encore vue, & qu'on ne vit plus depuis.

Sa puiſſance étoit néanmoins mal affermie. Héliogabale ſans jugement & ſans mœurs, ſe rendoit tous les jours plus mépriſable par ſes extravagances & par ſes ſales débauches, & il étoit d'autant plus difficile de le ramener à ſes devoirs, que Soémie ſa mère l'entretenoit dans le déreglement. Ce ne fut pas aſſez pour lui de ſe livrer ſtupidement aux vices les plus honteux, il voulut encore inſulter aux dieux que Rome adoroit. Il les chaſſa des temples, & il offrit au peuple, comme unique objet de culte, le dieu dont il avoit été le pontife. C'étoit une pierre noire, ronde par

le bas, & qui s'élevoit en formede cône. Si d'autres monſtres avoient été déteſtés, on ne pouvoit donc pas ſouffrir long-tems Héliogabale. Les ſoldats même, malgré ſes prodigalités, étoient toujours au moment de ſe ſoulever.

Mœſa chercha un appui, & l'empereur à ſa conſidération, adopta Alexien. Il lui donna les noms de M. Severus Alexander, le fit Céſar, & le déſigna conſul pour l'année ſuivante. Il conçut d'abord de l'amitié pour ce fils adoptif. Il ſe flattoit ſans doute, de l'entraîner dans ſes déſordres; mais quand il ne vit dans ce jeune prince, que des inclinations honnêtes, il réſolut de le faire mourir ou de caſ-

ſer

ſer au moins ſon adoption. Il ne s'apperçut pas que les ſoldats s'intéreſſoient au ſort d'Alexandre, & il lui en coûta la vie. Les gardes prétoriennes l'égorgèrent lui & Soémie ſa mère; il étoit âgé de dix-huit ans, & il en avoit régné près de quatre.

L'épuiſement des finances, la licence des troupes, l'aviliſſement de tous les ordres, & les abus ſans nombre introduits ſous les derniers règnes, paroiſſoient demander un prince conſommé. Cependant les Romains n'avoient pour les gouverner qu'un enfant de ſeize ans. Ils furent heureux de l'avoir.

Le jeune Auguſte ſe hâta de renvoyer en Syrie le dieu Elagabal,

qui étoit pour Rome un objet de ſcandale, & il chaſſa les hommes corrompus qui avoient contribué aux dérèglemens du dernier empereur. Ces commencemens donnèrent de lui les plus grandes eſpérances.

Il ſe laiſſa néanmoins ſéduire lui-même. Mamée ſa mère & Mœſa lui avoient formé un conſeil de ſeize ſénateurs, choiſis parmi ceux qui paſſoient pour les plus éclairés & les plus vertueux. Alexandre trompé par des flatteurs, qui l'invitoient à gouverner par lui-même, éloigna de lui ces hommes ſages. Heureuſement il ne fut pas long-tems à reconnoître ſa faute. Il chaſſa ignominieuſement ceux qui avoient

abuſé de ſa confiance ; il voulut que le ſénat les pourſuivît comme corrupteurs, & quelques-uns furent punis de mort. Cet exemple réprima la flatterie, & l'empereur devenu plus circonſpect, apprit à choiſir ſes amis, & fit aimer ſon gouvernement.

La quatrième année de ſon règne, l'empire des Parthes qui ſubſiſtoit depuis 476 ans, finit ſous Artaban, le dernier des Arſacides. Autrefois redoutables, les Parthes, alors amollis, avoient préparé leur ruine. Un Perſe nommé Artaxerce, ſouleva ſa nation, vainquit Artaban, & jetta les fondemens d'une nouvelle monarchie.

Les prétextes les plus frivoles

furent des titres pour les conquérans. Souvent il ne leur fallut qu'un mot, & un mot en effet, ſoutenu par les armes, fut un titre aux yeux des peuples ſtupides : parce que les Perſes s'appeloient encore Perſes, Artaxerce prétendit avoir des droits ſur toutes les provinces qui avoient fait partie de la monarchie des ſucceſſeurs de Cyrus, & il arma pour en faire la conquête.

Alexandre partit pour l'Orient, & commanda lui-même ſes troupes. On ſait qu'il montra du courage & qu'il rétablit la diſcipline par ſa fermeté. D'ailleurs les hiſtoriens ne s'accordent pas ſur les événemens de cette guerre. Il paroît

ſeulement qu'à ſon retour à Rome, l'empereur triompha des Perſes.

L'année ſuivante il marcha contres les Germains qui avoient fait irruption dans les Gaules, & il les battit. Cependant il n'avoit pas trouvé dans les légions du Rhin la même docilité que dans les troupes de l'Orient. Il voulut rétablir la diſcipline; il parla de punir; les ſoldats murmurèrent, & Maximin qui entretint leur mécontentement, le fit aſſaſſiner. Il étoit âgé de vingt-quatre ans, & il en avoit regné treize.

Maximin, ſalué Auguſte par l'armée, s'aſſocia ſon fils ſous le titre de Céſar. De berger devenu ſoldat, il s'étoit élevé de grades en gra-

des; & fait ſénateur ſous Alexandre, il avoit obtenu le commandement d'une légion. Une taille giganteſque & une force extrordinaire le faiſoient ſur-tout remarquer. Il étoit Goth. C'eſt le premier empereur d'origine barbare. Il ne ſignala ſon règne que par des cruautés.

Il étoit encore dans les Gaules, lorſqu'en Afrique un de ſes intendans, le miniſtre de ſes rapines, ayant été aſſaſſiné, les meurtriers, pour s'aſſûrer l'impunité, offrirent l'empire au proconſul de la province, Gordien qui deſcendoit des Gracques. Agé de quatre-vingts ans ce nouvel empereur prit ſon fils pour collègue. Il écrivit ſur-le-

champ au ſénat, qui le fit reconnoître, & on arma dans toute l'Italie contre les deux Maximins.

Mais lorſqu'à Rome on prenoit des meſures pour aſſurer l'empire aux deux Gordiens, ils n'étoient déjà plus. Ils avoient été tués l'un & l'autre quelque jours après leur proclamation. Comme il n'étoit plus poſſible de revenir à Maximin, le ſénat créa Auguſtes Maxime & Balbin ; & parce que le peuple déclara qu'il vouloit un prince de la famille des Gordiens, il aſſocia à ces deux empereurs un enfant de treize ans, fils du jeune Gordien, mort en Afrique.

Pendant que ces choſes ſe paſſoient à Rome, les deux Maximins,

qui, aſſiégeoient Aquilée, furent égorgés par leurs ſoldats, & l'armée reconnut les empereurs que le ſénat avoit élus. Mais trois mois après, les gardes prétoriennes tuèrent Maxime & Balbin, & déclarèrent le jeune Gordien ſeul Auguſte.

Pour être abſolus, les empereurs s'étoient mis dans la dépendance des ſoldats. Ils périſſoient s'ils vouloient rétablir la diſcipline; & s'ils ne la rétabliſſoient pas, ils périſſoient encore. Toujours expoſés aux caprices d'une multitude ſéditieuſe, ils n'étoient pas aſſurés d'un inſtant de vie. Ils n'avoient que le pouvoir de commettre des crimes.

Gordien n'étoit pas né pour le vice ; mais à ſon âge il avoit beſoin d'être éclairé ; & cependant il fut livré par ſa mère à des affranchis qui régnèrent ſous ſon nom. Il ſe ſeroit rendu miſérable & odieux s'il avoit eu la foibleſſe de ſe laiſſer gouverner long-tems par de pareils miniſtres. Choſe ſingulière dans un prince mal entouré ! il voulut approcher de lui un homme vertueux & inſtruit, & il le trouva. Cet homme ſe nommoit Miſithée. L'empereur, pour ſe l'attacher, en fit ſon beau-père ; il n'avoit alors que ſeize ans.

Eclairé par Miſithée, qui lui dévoila les iniquités de ſes miniſtres, il ſe hâta de réparer le mal qu'il

avoit laiſſé faire; & déterminé à ſuivre déſormais les conſeils de cet homme ſage, il le fit préfet du prétoire, & lui donna les titres de père des princes, & de tuteur de la république.

Vers la fin de la quatrième année de ſon règne, il ouvrit le temple de Janus, cérémonie qui paroît s'être alors obſervée pour la dernière fois. L'empire avoit la guerre avec Sapor, fils & ſucceſſeur d'Artaxerce, & les Romains avoient perdu la Méſopotamie. Gordien repouſſa les Perſes au-delà des frontières de l'empire; mais il perdit ſon beau-père.

Miſithée avoit été tué par la trahiſon de Philippe. Gordien qui l'i-

gnoroit, nomma préfet du prétoire Philippe même. Ce traître le fit périr, & uſurpa l'empire; il étoit fils d'un Arabe, chef de brigands.

Philippe fit la paix avec Sapor, revint à Rome, & fut égorgé par ſes ſoldats, lorſqu'il marchoit contre Décius, que les légions d'Illyrie avoient ſalué empereur. Dans cet intervalle périrent encore deux Auguſtes, qui avoient été proclamés, l'un par l'armée de Syrie, & l'autre par celle de Mœſie.

Décius, d'un bourg d'Illyrie, province qui a donné pluſieurs chefs à l'empire, n'a régné que deux ans; ce furent des temps de troubles. Il périt dans la guerre contre les Goths, & vraiſemblablement par

la trahiſon de Gallus qui lui ſuccéda, & dont on ignore la famille & la patrie.

Pour obtenir la paix, Gallus ſe rendit tributaire des Goths ; & après un régne de dix-huit mois, pendant lequel la peſte ravagea pluſieurs provinces, ſes ſoldats le tuèrent, pour paſſer dans le parti d'Emilien, que les légions de Pannonie venoient de proclamer ; celui-ci périt de la même manière au bout de trois mois ; & P. Licinius Valerianus, qui étoit venu au ſecours de Gallus, fut fait empereur ; il s'aſſocia ſon fils Gallien.

CHAPITRE VIII.

Juſqu'à l'avènement de Dioclétien.

L'EMPIRE étoit attaqué de toutes parts; les peuples du Nord pénétrèrent juſqu'en Italie, & les Francs, qui parurent pour la première fois, ravagèrent les Gaules. A ces barbares, Valérien oppoſa d'habiles généraux. Il les ſavoit choiſir, & on a remarqué que tous ſont parvenus à l'empire; quant à lui, il marcha contre Sapor.

Ce prince avoit rempli toutes les magiſtratures avec diſtinction. Il avoit de la naiſſance, des connoiſſances, des mœurs; & tant qu'il ne fut que particulier, per-

ſonne ne parut plus digne de l'empire. Mais dans les circonſtances où il ſe trouvoit, & qui demandoient de la célérité, une lenteur naturelle, qui ne lui permettoit ni de ſe déterminer promptement, ni d'agir à propos, rendoit preſqu'inutiles les meilleures qualités qu'on lui connoiſſoit : auſſi pendant que ſes généraux repouſſoient de toutes parts les ennemis, il perdit en Aſie des provinces & la liberté. La ſeptième année de ſon règne, il fut livré à Sapor, qui lui fit ſouffrir toutes ſortes d'outrages.

La captivité de Valérien parut être l'avant-coureur de la ruine de l'empire. Sous Gallien, ſon fils, qui régna ſeul pendant huit ans,

Sapor envahit preſque toute l'Aſie. Les barbares portèrent le ravage dans les Gaules, dans la Grèce, dans l'Italie, & les Francs pénétrèrent en Eſpagne, d'où ils paſsèrent en Afrique.

Sans défenſe contre tant d'ennemis, les provinces furent encore dévaſtées par les armées romaines, qui ſe révoltèrent, & qui donnèrent chacune des chefs à l'empire. Pendant cette confuſion, ſur laquelle les hiſtoriens jettent peu de lumière, on compta juſqu'à trente tyrans qui prirent le titre d'Auguſte, & Gallien ſe vit à peine maître de l'Italie. L'incapacité de ce prince, plongé dans la débauche, fut la principale cauſe des calamités publiques.

L'anarchie militaire étoit enfin parvenue à ſon dernier période ; mais il eſt inutile de s'arrêter ſur ces tem s malheureux , & il l'eſt encore plus d'étudier l'hiſtoire de ces tyrans , qui , dans un eſpace fort court , périrent preſque tous de mort violente ; bornons-nous à obſerver les circonſtances qui retardèrent la chûte de l'empire.

Si les Barbares n'envahirent pas les provinces qu'ils ravageoient , c'eſt qu'ils ne ſongeoient point encore à faire des établiſſemens ; ils ne vouloient que piller.

Sapor auroit vraiſemblablement achevé la conquête de l'Aſie , s'il n'avoit eu que les Romains à combattre ; mais Odonat , prince de

Palmyre, le vainquit, & le repoussa jusques dans la Perse.

Allié des Romains, Odonat leur fut toujours fidèle. Gallien l'associa à l'empire, & triompha pour les victoires que ce général avoit remportées. Odonat ce pendant étoit le seul maître de l'Orient.

Enfin Gallien périt dans une conspiration ; & quatre grands hommes qui, par un bonheur inespéré, se succédèrent, sauvèrent l'empire. Le premier fut M. Aurelius Claudius, un des généraux de Valérien.

1 & Zenobie sa femme, maîtresse de la plus grande partie de l'Orient, avoit conquis l'Egypte, & secoué le joug des Romains. Il restoit encore deux

Auguſtes ; Tetricus, qui tenoit ſous ſa domination les Gaules & l'Eſpagne; & Aureolus, à qui l'Illyrie obéiſſoit, & qui avoit conduit une armée dans le Milanès. Enfin les Allemands, les Goths, & d'autres barbares continuoient leurs irruptions.

Claude marcha contre Auréolus qui perdit la bataille & la vie, & il vainquit les Allemands & les Goths. On prétend que ceux-ci laiſsèrent ſur le champ de bataille plus de trois cens mille hommes. Mais la peſte qui étoit dans le camp, ſe communiqua aux Romains, & elle enleva Claude ſur la fin de la ſeconde année de ſon règne.

Aurélien, qui lui ſuccéda, avoit

encore été un des généraux de Valérien ; il ne régna que cinq ans, cependant il fut le reſtaurateur de l'empire. Non-ſeulement il recouvra les provinces perdues, il travailla encore avec ſuccès à rétablir l'ordre, banniſſant les brigues, les violences & les délations. Une ſi grande réforme demandoit ſans doute de la fermeté ; mais il eſt fâcheux que pour être ſévère, il ait quelquefois été cruel.

Les Allemands avoient ravagé le Milanès, & ſe répandoient dans l'Ombrie. Aurélien d'abord vaincu près de Plaiſance, les vainquit à ſon tour dans pluſieurs combats, & les extermina ; ayant enſuite paſſé les Alpes, il défit les Vandales,

qu'il força à demander la paix.

Sa principale guerre fut contre Zenobie. Cette femme célèbre, remplie de connoiſſances, courageuſe, & capable même des fatigues de la guerre, paroiſſoit n'avoir aucune des foibleſſes de ſon ſexe, quoiqu'elle en eût la beauté. Elle gouvernoit avec humanité les peuples qu'elle avoit ſoumis, & faiſoit aimer ſa domination.

Dans le deſſein de recouvrer les provinces qu'elle avoit enlevées à l'empire, Aurelien arma, & prit la route de Byſance. Il chaſſa les barbares qui inondoient l'Illyrie & la Thrace, paſſa l'Helleſpont, ſe rendit maître de la Bythynie ſans réſiſtance, & ſucceſſivement vain-

queur à Immes, à Daphné, à Emèſe, il mit enfin le ſiège devant Palmyre.

Cette place entourée de déſerts, où il étoit difficile qu'une armée ſubſiſtât, ne paroiſſoit pas devoir être forcée. Les Perſes, les Arméniens, les Sarraſins étoient venus à ſon ſecours, & elle avoit des munitions pour ſoutenir un long ſiège; mais Aurélien ayant vaincu les Perſes, engagea les Arméniens & les Sarraſins à ſe joindre à lui; & par les précautions qu'il prit, ſon armée ſe trouva dans l'abondance lorſque les aſſiégés commençoient à manquer de vivres. Alors Zenobie ayant tenté d'aller chercher elle-même de nouveaux ſe-

cours chez les Perſes, fut faite priſonnière, & Palmyre ouvrit ſes portes.

L'empereur avoit repaſſé en Europe, quand les Palmyriens révoltés le forcèrent à revenir ſur ſes pas. Il ſe vengea cruellement. Palmyre fut raſée, & tous les habitans maſſacrés ſans diſtinction. Il ſoumit enſuite l'Egypte, où Firmius avoit ramaſſé les reſtes du parti de Zenobie.

Il ne reſtoit plus à l'empereur qu'à recouvrer les Gaules, l'Eſpagne & la Bretagne ; c'eſt à quoi Tetricus, fatigué des ſéditions continuelles de ſes troupes, l'invita lui même. L'empire ſe trouva donc rétabli dans ſes limites, à la Dace

près, qui n'en faiſoit partie que depuis Trajan. En abandonant cette province, l'empereur en tranſporta les habitans dans la Mœſie.

Par la réunion de toutes les provinces ſous un ſeul chef, l'empire paroiſſoit rétabli; en effet, il l'étoit autant qu'il pouvoit l'être, & c'eſt pourquoi nous avons dit qu'Aurélien en a été le reſtaurateur. Mais dans l'état où ſous les derniers règnes, l'anarchie militaire l'avoit réduit, ce n'étoit plus, dans le vrai, qu'un coloſſe ſans forces; & il avoit en lui-même tous les principes de deſtruction qui naiſſent du deſpotiſme & de la corruption des mœurs. S'il lui arrivoit par intervalles de montrer encore quelque

vigueur, il le devoit uniquement aux talens des chefs qui le gouvernoient.

Maître de toutes les provinces de l'empire, Aurélien voulut venger ſur les Perſes les guerres que Sapor avoit faites aux Romains, & il arma. Il étoit dans la Thrace, lorſque ſon affranchi Mneſthée, craignant d'être puni pour ſes extorſions, contrefit l'écriture de ſon maître, & fit une liſte de proſcrits où il mit les noms des principaux capitaines. Cette liſte, montrée à ceux qui crurent leurs jours menacés, fut la cauſe d'une conſpiration qui coûta la vie à l'empereur. Peu après l'impoſture ayant été découverte, Mneſthée fut livré aux

aux bêtes, & tous les conjurés furent punis, les uns, ſur-le-champ, par l'armée, les autres, dans la ſuite, par les ſucceſſeurs d'Aurélien.

Dans la crainte de donner l'empire à un de ceux qui avoient eu part à la mort d'Aurélien, l'armée invita le ſénat à nommer lui-même l'empereur; & le ſénat, au lieu de ſaiſir cette occaſion de rentrer dans ſes droits, renvoya le choix à l'armée. Cette modération, à laquelle on ne s'attendoit pas, ſe ſoutint, & occaſionna un interrègne de huit mois, l'armée & le ſénat continuant de céder à l'envi l'un de l'autre; ce qui étonna encore, c'eſt le calme qui régna pen-

dant cet interrègne. Il n'y eut de ſoulèvement ni parmi le peuple, ni parmi les ſoldats; aucun général ne tenta d'uſurper l'empire; aucun même ne brigua pour l'obtenir. Rien ne pouvoit donner une plus grande idée de l'ordre qu'Aurélien laiſſoit après lui.

Tacite, élu par le ſénat, n'accepta qu'à regret; il étoit âgé de ſoixante-quinze ans; on ne ſait pas ce qu'il avoit fait juſqu'alors; on voit ſeulement qu'il jouiſſoit d'une grande conſidération. Son règne ne dura que ſix mois; il fut aſſaſſiné en Cilicie, lorſqu'il venoit de chaſſer les barbares.

Florien, ſon frère, ſe ſaiſit de l'empire, & le perdit preſqu'auſſi-

tôt avec la vie, l'armée de Syrie l'ayant donné à Probus, que Tacite avoit propoſé lui-même, lorſqu'il ſe refuſoit aux inſtances du ſénat.

Probus, né en Pannonie, d'une famille obſcure, eſt encore un des capitaines que Valérien avoit employés. Comme il avoit ſervi dans des tems où l'empire étoit attaqué de toutes parts, il n'y avoit point de provinces où il n'eût laiſſé des preuves de valeur & de capacité. Homme de guerre, il étoit encore homme d'état, & on eſtimoit ſes mœurs.

Les cinq premières années de ſon règne furent une ſuite de guerres & de ſuccès; & la ſixième, il ve-

noit de donner la paix à l'empire lorſqu'il périt dans une ſédition. Les troupes ſe révoltèrent parce qu'il voulut les employer à des travaux utiles.

Le préfet du prétoire, Carus, né à Narbonne, lui ſuccéda, fit une recherche des ſéditieux, les punit, & s'aſſocia ſes deux fils, Carin qu'il envoya commander dans les Gaules, & Numérien qu'il emmena avec lui contre les Perſes. Il défit les Sarmates, & il conquit la Méſopotamie; mais il ne régna qu'un an. Il mourut dans ſa tente d'un coup de foudre. Le bruit en courut au moins; il paroît cependant qu'il fut aſſaſſiné par Aper, préfet des gardes prétoriennes, &

beau-père de ſon fils Numérien : ce qui confirma ce ſoupçon, c'eſt que Numérien qui ramenoit l'armée victorieuſe, fut poignardé quelques mois après par ce même Aper.

Dioclétien alors ſalué empereur, vengea ces meurtres. Il tua lui-même Aper en préſence de l'armée; & l'année ſuivante, Carin ayant été tué par ſes propres ſoldats, il reſta maître de l'empir

du palais. Il dut ſa fortune à ſes talens; il montra même des vertus, tout barbare qu'il étoit, ou plutôt parce qu'il étoit barbare; car les Romains, qu'on regardoit comme le ſeul peuple policé, étoient arrivés au dernier degré de corruption.

Dioclétien prit pour collègue Maximien Hercule, ſoldat de fortune comme lui, né près de Sirmith, de parens très-pauvres. Il lui donna les provinces occidentales, & il ſe réſerva l'Orient. Mais ces deux Auguſtes partagèrent moins les provinces que les ſoins du gouvernement; ils vécurent dans la plus grande intelligence, & l'empire parut n'avoir qu'un chef.

Par le plan que Dioclétien formoit, il ſe propoſoit de détruire l'anarchie militaire. Il penſoit que les deux principales armées, contenues par la crainte de trouver un vengeur, contiendroient encore toutes les autres; & que par conſéquent, les deux Auguſtes ſe fortifieroient mutuellement contre les ſéditions des ſoldats.

Cependant pluſieurs chefs de rebelles dans les Gaules, en Bretagne & en Egypte, entreprirent encore de ſe faire proclamer empereurs, & ces guerres inteſtines n'étoient pas les ſeules; les peuples du nord continuoient les irruptions, & on avoit à ſe défendre contre les Perſes.

Pour faire face à tant d'ennemis, Dioclétien quelque tems après s'être aſſocié Maximien Hercule, imagina de créer deux Céſars. Il nomma Maximien Galère, & ſon collègue choiſit Conſtance Chlore. Ils leur donnèrent le titre de père de la patrie, celui de ſouverain pontife, la puiſſance tribunicienne; en un mot, ils les rendirent égaux à eux, au titre d'Auguſte près.

Dioclétien confia l'Italie, l'Afrique & les iſles de la Méditerranée à Maximien Hercule, les Gaules, la Bretagne & l'Eſpagne à Conſtance, la Grèce, la Thrace & l'Illyrie à Galère, & il continua de commander dans les provinces orientales. Ce partage ne diviſoit

pas l'empire. Les loix ſe publioient aux noms des quatre princes ; & l'autorité de chacun d'eux étoit reconnue dans les départemens de ſes collègues comme dans le ſien.

Ce plan vicieux en lui-même ſe ſoutint ; mais ce fut uniquement par le génie de Dioclétien. C'eſt une eſpèce d'anarchie que quatre princes égaux, qui avoient chacun ſéparément des provinces & des armées, & il en devoit naître des troubles tôt ou tard. Il eſt vrai que tant qu'ils gouvernèrent de concert & ſans jalouſie, ils en furent plus puiſſans pour réprimer les abus, mais cette intelligence ne ſe maintint, qu'autant qu'un d'eux prit ſur les autres une ſupé-

riorité, que le caractère assure bien mieux que les titres; tel fut Dioclétien; il parut créer des princes égaux à lui, & dans le fait, il ne créa que des lieutenans.

L'ordre se rétablit donc; l'empire déploya toutes ses forces contre les ennemis, & les quatre Césars signalèrent chacun ce règne par des victoires. C'est dans ces circonstances que Dioclétien abdiqua. Il sortoit d'une maladie longue & dangereuse, qui lui laissoit quelques absences; il a regné vingt ans.

On raisonna différemment sur cette abdication; ses partisans admiroient sa grandeur d'ame, & le trouvoient bien sage d'abandonner

le gouvernement, l'empire ne pouvoit plus que tomber. Ses ennemis au contraire, le repréſentèrent comme un homme foible qui avoit cédé aux menaces de Galère ; il eſt vrai, que celui-ci attendoit ce moment avec impatience ; mais il eſt vrai auſſi, que Dioclétien ne ſe repentit jamais de ſa démarche. Il vécut encore près de neuf ans en Dalmatie, cultivant ſon jardin, & diſant qu'il n'avoit commencé à vivre que du jour de ſa retraite.

Maximien Hercule qui abdiqua malgré lui, ſe retira dans la Lucanie, & tenta pluſieurs fois de reprendre la pourpre. Si vous pouviez voir les légumes que j'ai ſemés,

més, lui écrivoit Dioclétien, qu'il ſollicitoit de ſe joindre à lui, vous ne me conſeilleriez pas de changer mon jardin contre l'empire.

Depuis Auguſte juſqu'à Marc-Aurèle, les romains ſe ſoutinrent ſous les bons empereurs, par leurs propres forces bien ménagées, & ſous les mauvais par l'habitude où l'on étoit de les craindre; on les redoutoit moins parce qu'ils pouvoient vaincre, que parce qu'on ſe ſouvenoit de leurs victoires.

Depuis Marc-Aurèle juſqu'à Dioclétien, tout concourut à leur ruine; les plus grands ſuccès furent ſans fruit; il ne leur reſta que la gloire de ſe défendre; & ils ſe ruinoient par leurs victoires. Les

guerres civiles & les guerres étrangères concouroient à dépeupler les provinces ; les dévaſtations des barbares les appauvriſſoient ; les abus qu'on pallioit par intervalles & qui ſe reproduiſoient avec plus de violence, augmentoient continuellement le déſordre, & les impôts qui ſe multiplioient d'autant plus qu'il reſtoit moins de reſſources, achevoient de mettre le comble à la misère.

Sous Dioclétien, quatre princes & quatre grandes armées furent un ſurcroît de charges, que l'état ne pouvoit ſupporter qu'en s'épuiſant de plus en plus. C'eſt néanmoins dans ces circonſtances que le faſte aſiatique s'introduiſoit à

la cour des empereurs, faſte qui coûta quelquefois aux peuples, autant que l'entretien même des armées.

Alors Rome ceſſa d'être le centre des richeſſes de l'empire, parce que les empereurs n'y vinrent preſque plus; elle s'appauvriſſoit donc ſenſiblement, & cependant on continua d'aſſujettir l'Italie aux mêmes impoſitions qu'elle payoit auparavant.

Enfin l'empire dont les richeſſes s'épuiſoient, manquoit encore de bras pour le défendre. Comme avant Dioclétien « la condition des » ſoldats étoit la ſeule heureuſe; » depuis que les armées diſpoſoient » de la dignité impériale, & que

» prendre le parti des armes, c'é-
» toit changer ſa qualité d'eſclave
» en celle d'oppreſſeur & de tyran ;
» l'empire trouvoit toujours à ſa
» diſpoſition plus de milice qu'il
» n'en avoit beſoin ». Mais lorſque ce prince eut accoutumé les légions à l'obéiſſance, « les armées » n'étant plus en état de dépoſer les » empereurs, de piller les peuples, » & de ſe faire donner arbitrai-
» rement des gratifications, le ſort » des ſoldats ne fut plus envié, » & perſonne ne voulut porter les » armes ; les citoyens les plus diſ-
» tingués par leur naiſſance, n'am-
» bitionnèrent que les magiſtratu-
» res, ou ne voulurent être que » courtiſans ſous des empereurs,

» qui s'amollirent ſur le trône, dès
» qu'ils ne craignirent plus de le
» perdre, & qui conſommèrent en
» peu de tems les richeſſes échap-
» pées à l'avidité des barbares; à
» l'égard du peuple, quoiqu'acca-
» blé ſous le poids des impoſitions
» & des charges publiques, il pré-
» féroit l'oiſiveté & la pauvreté
» de ſes maiſons, aux périls la-
» borieux de la guerre. Les légions
» n'étoient plus compoſées que
» d'hommes enlevés avec violence
» de leur famille; on doit ſentir que
» les armées perdirent ce reſte de
» courage qu'elles avoient conſervé
» juſques-là.

» Dans cette extrêmité, les em-
» pereurs pour ne pas laiſſer l'em-

» pire ouvert aux incurſions de ſes
» ennemis, traitèrent avec quel-
» ques tribus de barbares, qui de
» leur côté ne ſubſiſtoient qu'avec
» peine, depuis que les provinces
» romaines épuiſées & preſque dé-
» ſertes, n'offroient plus qu'un bu-
» tin médiocre à leur avarice. Ces
» princes les prirent d'abord à leur
» ſolde pour quelqu'expédition par-
» ticulière; ils les reçurent enſuite
» ſur les terres de leur domination
» comme auxiliaires, & s'en firent un
» boulevard contre les autres bar-
» bares. Ce n'eſt qu'avec le ſecours
» des goths que Dioclétien même
» pacifia l'Egypte, & que Maxi-
» mien battit les perſes, pénétra
» dans les états de Sapor, & ré-

» duiſit ce prince à demander la
» paix. Il eſt certain, dit Jornan-
» des, que ſans les barbares qui
» combattirent pour les romains,
» jamais les empereurs n'auroient
» depuis Dioclétien, pu former
» d'entrepriſes conſidérables; mais
» il eſt encore plus certain que cette
» reſſource devoit enfin être fatale
» à l'empire (1) ». En effet, les barbares qui apprenoient l'art de la guerre, n'avoient qu'à remarquer qu'ils faiſoient la principale force des armées romaines. Voilà l'état où ſe trouva l'empire ſous les ſucceſſeurs de Dioclétien, on

(1) Obſervations ſur les Romains, liv. VI, pag. 358 & ſuivantes.

prévoyoit que les barbares feroient la conquête des provinces, lorſqu'ils armeroient pour former des établiſſemens.

Galère, dace & fils d'un payſan, conſervoit toute la groſſiéreté de ſa première éducation; d'ailleurs il étoit brave & bon capitaine. On trouvoit dans Conſtance le même courage & la même connoiſſance de la guerre, & on louoit ſa modération & ſa juſtice. Il étoit fils de Claudia, nièce de Claude II. Ces deux Auguſtes gouvernèrent indépendamment l'un de l'autre, & l'empire fut réellement diviſé.

Galère créa Céſars deux payſans d'Illyrie, Sévère & Maximin, qui n'etoient pas connus des ſoldats.

Il les avoit choisis comme deux hommes qui dépendroient entièrement de lui, & auxquels il pourroit tout ôter, lorsqu'il auroit dépouillé son collègue.

Sur ces entrefaites, Constance mourut, & eut pour successeur Constantin, son fils, qui fut salué empereur par l'armée, & qui se maintint, quoique Galère refusât de le reconnoître. Il y avoit donc quatre princes; il s'en éleva encore deux. Maxence qui étoit à Rome, ayant été proclamé Auguste par les troupes de la ville, engagea son père Maximien Hercule à reprendre le même titre.

A cette nouvelle, Sévère ayant eu l'imprudence de marcher à Rome

avec les légions qui avoient ſervi ſous Maximien, fut abandonné & perdit la vie. Galère vint auſſitôt en Italie; mais comme il n'avoit jamais vu Rome, & qu'il n'avoit pas imaginé de prendre des informations ſur la grandeur de cette ville, il ne ſe trouva pas aſſez de forces pour en former le ſiége.

Une partie de ſes troupes paſſa même du côté de Maxence, & il fut contraint de ſe retirer avec le reſte. Alors il nomma Céſar à la place de Sévère, Licinius, autre payſan d'Illyrie.

Au milieu de ces troubles, Maximien Hercule qui tendoit des piéges, tantôt à ſon propre fils, tantôt à Conſtantin, perdit enfin la

vie à Marſeille. Fauſta, ſa fille, femme de Conſtantin, découvrit elle-même la conſpiration qu'il avoit tramée contre ſon mari.

Galère mourut l'année ſuivante. Licinius & Maximien, qui ſe partagèrent ſes états, armèrent bientôt l'un contre l'autre, & le premier reſta maître de tout l'Orient.

D'un autre côté, comme Maxence menaçoit de venger la mort de ſon père, Conſtantin paſſa les Alpes, & Maxence vaincu, ſe noya dans le Tibre, lorſqu'il voulut rentrer dans la ville. C'eſt à cette guerre qu'on rapporte la converſion de Conſtantin.

Les deux empereurs qui reſtoient parurent rechercher la paix; Li-

cinius épouſa même la ſœur de ſon collègue. Mais ayant armé quelques années après, il fut vaincu; & c'eſt alors que Conſtantin, ſeul maître de l'empire, fit ceſſer la perſécution contre l'égliſe.

Fin du onzieme Volume.

599651
SBN